
OF

LES BUTORS
ET LA FINETTE

DU MÊME AUTEUR :

AUX CAHIERS DE LA QUINZAINE.

A chaque jour, poèmes, un cahier (1904).
Nous, poèmes choisis, un cahier (juillet 1914).

A la Librairie du MERCURE DE FRANCE.

A chaque jour, poèmes, édition augmentée, 1 vol. (1907).
Au loin, peut-être... poèmes, 1 vol. (1909).
Humus et poussière, poèmes, 1 vol. (1911).

Aux éditions de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE.

Le Dessous du masque, poèmes, 1 vol. (1913).
L'Arrêt sur la Marne, poème, 1 plaq. (1916).
Le Poème de la tranchée, poème, 1 plaq. (1916).
Nous, poèmes choisis, nouvelle édition, 1 vol. (1916).

A la LIBRAIRIE CHAMPION.

Prisme étrange de la maladie, 1 plaq. hors commerce, collection de *Les Amis d'Edouard* (1912).

Chez CAMILLE BLOCH.

Péguy et les Cahiers, 1 broch. (avril 1914).

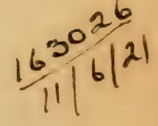
FRANÇOIS PORCHÉ

LES BUTORS ET LA FINETTE

PIÈCE EN SIX TABLEAUX
EN VERS

PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE
A MADAME SIMONE

Cinquième édition



PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100

1918

Représentée pour la première fois le 29 Novembre 1917
au Théâtre Antoine

A Madame Simone

Ma chère Collaboratrice,

Ceci n'est point une dédicace. Je ne saurais sans inconvenance vous donner une œuvre qui, née de nos efforts communs, vous appartient autant qu'à moi. Quel scrupule vous a retenue de joindre votre signature à la mienne? Ce n'eût été pourtant que justice.

Quand nous avons bâti la pièce ensemble, un si vif esprit d'émulation nous animait tous les deux, qu'il me serait impossible aujourd'hui de déterminer exactement quelle a été dans ce premier travail la part de chacun de nous. Mais il est certain que c'est à votre profonde expérience des conditions, des pos-

tulats du théâtre que l'agencement des scènes doit son équilibre.

Pourtant cela n'est rien encore auprès du bénéfice immense que dans le détail inépuisable de l'exécution j'ai retiré de vos conseils, car ce qui me guidait alors, c'est quelque chose de plus rare, s'il se peut, que votre précieuse connaissance des nécessités dramatiques : votre goût difficile. Avec quelle rectitude de jugement, quel toucher merveilleux, vous me signaliez le passage moins bon, le mot plus faible, l'imperceptible fissure par laquelle le plus souvent risque de s'échapper toute la vigueur d'un morceau. Les vrais poètes comprendront ce qu'une critique aussi intime à l'œuvre même, et, si j'ose dire, aussi secrète, suppose de haute culture chez l'intelligence qui l'exerce avec sûreté. Hélas! ou plutôt grâce au ciel, ma chère Simone, vous ne vous borniez point à me dire vaguement : « Cela me plaît moins ». Tous vos avis étaient motivés. De sorte que

si mon œuvre est demeurée imparfaite, ce n'est pas que ses derniers défauts soient passés inaperçus de votre clair regard, mais uniquement que, malgré mon zèle, je n'ai pas mieux su les corriger. Que ne puis-je publier en les faisant suivre de vos réflexions les innombrables variantes du texte! Cela ferait un beau spectacle. En est-il en effet de plus noble que celui d'une parfaite entente dans un ordre aussi relevé?

En écrivant *les Butors et la Finette* nous n'avons prétendu à rien de moins qu'à renouveler la scène. L'avenir seul pourra dire si nous y avons réussi.

C'est de notre cœur d'abord que l'inspiration nous est venue. Profondément émus et troublés par le grand problème moral de la guerre, nous avons cherché à en exprimer sous une forme d'allégorie dramatique la donnée terrible, telle que, du jour au lendemain, la volonté brutale de l'agresseur nous l'imposa. Quant à la solution, nous n'avons

pas cru un instant qu'il pût en exister une autre que celle que la France, au milieu d'épreuves sans nom, a glorieusement trouvée.

Mais, pour embrasser un pareil sujet dans toute son ampleur, force nous était de rompre avec les cadres habituels. L'ambition même de notre dessein nous mettait en demeure d'innover. Nous y avons tâché en renouant la plus ancienne tradition.

Faire appel aux sentiments généraux, nationaux, *populaires;* mêler le symbole et l'observation, le lyrisme et l'analyse, la fantaisie et la vérité; inventer une forme souple, capable de passer librement du registre le plus voisin de la prose au registre poétique le plus large; non seulement faire parler à chaque personnage la langue qui lui est propre, mais encore respecter — c'est-à-dire retrouver — son rythme particulier, avec toutes les variations, tous les *haut* et les *bas,* que le mouvement de la pensée et le

jeu des émotions produisent dans le discours ; telles furent quelques-unes de nos intentions.

L'emploi du vers libre nous a permis de faire voisiner dans la même œuvre les clameurs de la foule et le ton de la confidence, la discussion politique et la prière.

Que Firmin Gémier soit ici remercié pour l'accueil chaleureux qu'il fit à notre œuvre à la fin d'avril 1917, et pour toutes les trouvailles de mouvements dont nous lui fûmes redevables, l'automne suivant, au cours des répétitions. Qu'il le soit encore pour le haut relief saisissant qu'il a donné au personnage de Buc.

Mais nous serions ingrats si nous n'unissions pas au nom de Gémier ceux des quatre autres directeurs de théâtre qui sans mar-

chander nous ont accordé leur appui : MM. Duplay, Franck, Quinson et Richemont.

Notre reconnaissance va aussi à MM. Jean Worms et Desfontaines, tous les deux excellents dans les rôles de François et du Maréchal, à la petite Bartout, à Mademoiselle Massart, à toute la troupe du théâtre Antoine si enthousiaste et si dévouée.

Et vous, ma chère Simone, vous avez été dans le rôle de *la Finette la Finette* elle-même. Vous n'avez pas joué le personnage, vous l'avez réellement vécu.

Naguère encore on se complaisait à louer *l'intelligence* de votre jeu. Vous étiez, disait-on, une actrice *moderne,* ce qui n'offre pas, tout d'abord, un grand sens à l'esprit. Eh! sans doute, vous êtes intelligente. Et moderne aussi. Peut-on l'être plus que vous? Mais l'occasion vous avait jusqu'ici manqué de faire vibrer toute votre lyre. Voix pathétique, larmes vraies, pâleurs, redoutables cris, feu du regard, ampleur du geste, tout

ce beau désordre harmonieux révèle en vous la tragédienne de race, l'artiste lyrique de premier ordre. La démonstration en est faite aujourd'hui, éclatante : l'étendue de vos moyens physiques, la richesse de votre instinct, ce qu'on nomme précisément le génie, l'emporte encore chez vous sur les facultés de réflexion, sur le talent. Inspiration et lucidité réunies font un ensemble unique, très *moderne* en effet : vous, Simone.

Enfin, il y a la manière de dire le vers, et cela seul pourrait faire l'objet d'une longue étude. Nous ne tolérons plus qu'on déclame les vers à la mode emphatique d'autrefois, et cependant nous ne voulons pas qu'on les débite comme de la prose. Il suffit de vous avoir entendue pour comprendre ce que c'est que la mesure, le *style,* dans cet art périlleux.

Quand je vous le disais, ma chère collaboratrice! Pouvait-il être question pour moi de vous dédier *les Butors et la Finette?* Non,

vous avez tant fait pour cette œuvre, tant contribué de toutes les façons à sa naissance et à son succès, qu'elle vous appartient, en vérité.

François Porché.

PERSONNAGES

LA PRINCESSE (La Finette). .	Mmes Simone.
LA DUCHESSE, sa grand'mère .	Léontine Massart.
JEANNE, sa femme de chambre .	Linker.
LUCILE, femme d'Emile . . .	Denise Réal.
IRMA, femme d'Auguste . . .	Charlotte Clasis.
Femmes du peuple, Jeunes Filles.	Angèle Nadir.
— — .	Cahuzac.
— — .	Boitelle.
— — .	Mady Landel.
— — .	Lucette Jogand.
Les Mères	Mady Berry.
—	Faierly.
—	Demarsac.
—	Renée Raymond.
Dames d'honneur, Bourgeoises .	Barelly.
— — .	Balza.
— — .	Ricci.
— — .	Solié.
— — .	Melcy.
— — .	Lorèze.
— — .	Jane Hyne.
— — .	Vitabella.
— — .	Tourreil.
— — .	Ugazio.

Une petite Fille	La petite Faierly.
BUC, intendant de la Princesse .	MM. F. Gémier.
FRANÇOIS MIRON, architecte, dessinateur de jardins . . .	Jean Worms.
LE MARÉCHAL-DUC, commandant de l'armée ennemie . .	Desfontaines.
ANDRÉ MIRON, frère de François.	La petite Bartout.
LE COMTE HENRI, grand-chambellan de la Princesse et son cousin	MM. Vanel.
Un Ouvrier étranger, puis LE GOUVERNEUR	Oudart.
JACQUES MIRON, maître jardinier, père de François . . .	Guérard.
LOUIS MIRON, jardiniers, frères de François,	Géo Lastry.
PAUL MIRON, jardiniers, frères de François,	Cazeaux.
JEAN MIRON, jardiniers, frères de François,	Roger Marx.
ROUSSEAU, ouvrier tapissier .	Laverne.
Un Jardinier	Jean Fleur.
Un Ouvrier	Catriens.
ÉMILE, ouvriers, doreurs de carrosses,	Geo Fontex.
AUGUSTE, ouvriers, doreurs de carrosses,	Moret.
ANTOINE CHEVALLIER, médecin de la Princesse.	Murra.
Un Ouvrier étranger, puis un Officier ennemi	Chartol.
Un Ouvrier étranger, puis une Sentinelle ennemie. . . .	Clarens.
Un Ouvrier étranger, puis un Officier ennemi	Dujeu.
Un Ouvrier étranger, puis un Soldat ennemi.	Vallé.

Un Ouvrier étranger, puis un Sergent ennemi	MM.	Gradel.
PIERRE LEVALLOIS, premier ministre.		X.
MARTIN-BARBEAU, ministre .		Mauriac.
Un Jardinier		Dirvois.
Un Terrassier		Viéville.
Un Paysan		Vinot.
Le Marchand de ballons . . .		Grard.
LE MARQUIS DE VÉTHEUIL .		Nibaur.
Un Huissier		Faierly.
LE BEY DE KASHMIR . . .		Fourgousse.
LE PRÉSIDENT DE PERNAMBUCO		Fall.
VAN SWIETEN		Trécy.
VON HOHENSTEIN		Montheuil.
PRINCE DE POPOCATEPELT .		Roger.
Le MINISTRE DE BENGUELA. .		Petit.
Le GOUVERNEUR de MIQUELON		Blanchard.
MONSIEUR STRAUSS . . .		Tillio.

Grands Seigneurs, Grandes Dames, Bourgeois, Bourgeoises, Paysans, Forgerons, Jardiniers, Ouvriers, Soldats, Paysannes et Femmes du peuple.

PREMIER TABLEAU

PREMIER TABLEAU

Une terrasse dominant de vastes jardins, des pièces d'eau, un parc à la française. C'est l'été, vers sept heures du soir, pendant les préparatifs d'une fête. Il règne un grand désordre.

SCÈNE I

JACQUES MIRON, LOUIS, JEAN et PAUL, ses fils, ROUSSEAU, tapissier, JARDINIERS, OUVRIERS, PAYSANS.

UN OUVRIER, trinquant avec un jardinier.

A ta santé, ma vieille !

LE JARDINIER

A la tienne, mon gars !

ROUSSEAU, ouvrier tapissier, à un troisième.

Passe-moi la bouteille !

DEUXIÈME OUVRIER, *criant.*

Et toi le cervelas !

ROUSSEAU

Pas la peine de braire.

(Il jette le saucisson à son compagnon.)

PREMIER JARDINIER, *se levant, au vieux Jacques Miron, qui surveille plus loin d'autres travailleurs.*

Maître Miron, je bois
A votre fils François !

TOUS, *se retournant vers Louis Miron assis au milieu d'eux.*

A ton frère ! à ton frère !

SECOND JARDINIER, *s'approchant.*

Quand on boit à François, je pose mes outils.

(On lui verse un verre de vin)

Nous étions ensemble apprentis.
J'ai fait là, près de lui, ma première bouture.

PREMIER OUVRIER

N'est-tu pas son cousin ?

SECOND JARDINIER

En droiture.

UN JEUNE PAYSAN

Ah ! ah ! comme la feuille est parente au raisin.

SECOND JARDINIER

Morveux, va téter ta nourrice !
Apprends d'un vigneron
Qu'il faut la feuille au cep pour que le fruit mûrisse.
Qui par chez nous n'est pas plus ou moins un Miron ?
Le pampre est nombreux sur les treilles,
Moi, je suis fier de l'être un peu.
Nous tous, vertes feuilles pareilles,
Buvons à François, notre raisin bleu !

PREMIER OUVRIER

Un ban pour François,
Dessinateur, maître
En l'art des jardins françois,
Architecte, géomètre !

TOUS

Un ban pour François !

LOUIS MIRON

C'est aujourd'hui sa fête.

ROUSSEAU

Sa fête ?

LOUIS MIRON

Grosse bête !
La fête de ce soir est bien la sienne aussi ;
Tout ce qu'on inaugure ici
Est sorti de sa tête.
La Princesse est ravie, elle en parle sans cesse.

ROUSSEAU

Un ban pour la Princesse !

PREMIER OUVRIER

Les hôtels sont envahis.

ROUSSEAU

Dans la rue on voit des princes
Dorés comme des louis.

PREMIER OUVRIER

Et du peuple, des gens de toutes les provinces,
D'outre-monts, d'outre-mer.

ROUSSEAU

Dans un seul jour cent trains sont arrivés en gare.
Tu parles, vieux, d'une bagarre !

SECOND JARDINIER

Maître Miron, ton fils a le droit d'être fier.

LE VIEUX JACQUES MIRON, *s'approchant.*

Au travail, mes enfants, l'Intendant n'est pas loin.

PREMIER OUVRIER

Quand on parle de Buc on aperçoit son groin.

(*Entre Buc furieux, dans un ridicule costume de cour.*)

SCÈNE II

BUC, LES MÊMES

BUC

Ah ! je vous y pince encore.
On gobelote, on pérore...
J'arrive du château ;
Le turbot est sur le plateau,
La Princesse est à table.
Sept heures cinq ! le connétable
Déjà met
Son plumet ;
La garde descend dans les cours ;
Là-bas sur la pelouse,
Messieurs du Grand Conseil répètent leurs discours ;
Ici l'on rendosse sa blouse...
Pourtant ces glaïeuls

Et ces azalées
Ne se placeront pas seuls !
J'ai dit qu'on sable les allées,
Le gravier est toujours en tas !
Voici du taffetas,
Où sont les tapissiers ?
Une pelle, une bêche !
Où sont les terrassiers ?
Qu'on se dépêche !

(Il s'éloigne en gesticulant.)

UN PAYSAN

En voilà
Un gueulard !

LOUIS MIRON

De la couenne de lard
En habit de gala.

LE PAYSAN

C'est ça, votre intendant ?

LOUIS MIRON

Tu tombes de la lune ?

LE PAYSAN

Je suis arrivé hier du clos de Tête-Brune.

LOUIS MIRON, chantant à moitié.

Oui, c'est notre intendant,
C'est bien Monsieur Jean Foutre,
Ce gros pédant
Cette outre.
Oui, c'est notre intendant.
Quand il parle les h
Sortent de ses moustaches
Comme bruits malséants ;
Depuis cinq ans céans
C'est bien notre économe
On ne sait d'où venu,
Et c'est Buc qu'il se nomme,
Un nom bien saugrenu.

BUC, reparaissant.

Vous manquez de courage...
Essayez l'éclairage.
(Aucune lampe ne s'allume, rire général.)
Rien ne va. L'électricien !

JACQUES MIRON

Tout à l'heure il causait peinture
Avec le chef musicien.

BUC

Par ici la tenture !

Cachez-moi ce poteau.
(A un ouvrier en train de piocher.)
Que creuses-tu là, phénomène?

L'OUVRIER

Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, l'autre semaine,
De réparer d'urgence une conduite d'eau?

BUC

Bouchez ces trous! Des trous, ici, sur la terrasse,
Dans un moment pareil! quelles gens! quelle race!
(A un jardinier.)
Où courez-vous?

LE JARDINIER, d'une voix traînante.

Eh! quérir mon rateau.

BUC, à un second ouvrier.

Et vous, là-bas, l'homme au marteau!

SECOND OUVRIER

Je vais, Monsieur, chercher mes clous.

BUC, à un troisième ouvrier.

Et toi, coquin?

TROISIÈME OUVRIER

Mon vilebrequin.

BUC, à un quatrième.

Et toi, canaille?

QUATRIÈME OUVRIER

Où voulez-vous, monsieur, que j'aille?
Je suis assis.

BUC

Eh bien, travaille!

QUATRIÈME OUVRIER

J'ai fait mon truc.

TROISIÈME OUVRIER, reparaissant avec son vilebrequin, à mi-voix, en chantonnant.

As-tu vu Buc,
Sa gueule en poire
Et ses sourcils
Pleins de soucis?

PLUSIEURS OUVRIERS, comme un refrain.

A boire! à boire!
As-tu vu Buc?

BUC, revenant.

Plus vite, allons!
Dès qu'on a tourné les talons,

Ici tout marche à reculons.
La chopine et le casse-croûte,
Ils n'ont de cœur que pour cela.
(A lui-même.)
Et leur blague aussi me dégoûte.
(S'adressant à Paul Miron sans le reconnaître.)
Que fais-tu là?

PAUL MIRON

Moi, Monsieur l'Intendant, je greffe en fente, en flûte,
En couronne plus loin, ailleurs en écusson;
Je ne perds pas une minute,
Et cette pointe que j'affûte
Est une artiste à sa façon.

BUC, levant les bras au ciel.

Greffer! une heure avant la fête,
Quand la tribune n'est pas prête!
Greffer! quand la Princesse invite ses cousins,
Quand les ambassadeurs des royaumes voisins
Sont arrivés en grand costume.
Greffer! j'écume.

PAUL MIRON

Mes compliments, Monsieur, pour votre habit marron

BUC, le reconnaissant.

N'êtes-vous pas un des Miron?

PAUL MIRON

Jardinier, oui, fils, petit-fils
De jardinier. Nous sommes six,
Six garçons, Monsieur Buc, et je suis le troisième.

LOUIS MIRON

Nous servons la Princesse et Sa Grâce nous aime :
Nous avons tous entrée au bal.

BUC

La Princesse est jeune et vous connaît mal.

PAUL MIRON

Qui peut mieux nous connaître?
On l'a vue ici naître,
Et jouer au volant...
Hier, j'étais près du lac, elle vint voir les cygnes,
Elle riait en me parlant...

LOUIS MIRON

Les Miron de tout temps ont cultivé ses vignes,
Ramé ses pois, butté ses fleurs.

BUC

Les Miron sont de beaux parleurs...
Leur illustre lignée

A le sang trop bavard, et l'excès est malsain.
Si j'étais médecin
J'ordonnerais une saignée.

LOUIS MIRON

C'est vrai qu'on est bavard, mais tout en bavardant
Nous faisions de si bel ouvrage,
Qu'il faut bien, Monsieur l'Intendant,
Qu'on admire ou qu'on rage.
Ainsi, ce parc, qui l'a planté?
Nos aïeux, Pierre et Jean-Marie.
Et ce palais partout vanté,
Avec ce casque à plume à chaque angle sculpté,
Qui donc l'a bâti, je vous prie?
Encore un Miron (la maçonnerie
En a pris aux fleurs quelques-uns).

JEAN MIRON

Tournez-vous, sentez-vous d'où viennent ces parfums?
De cette orangerie
Que vous voyez briller là-bas.
Le soleil tous les soirs se couche dans ses vitres.
Qui l'a placée ainsi? un Miron, n'est-ce pas?
Voilà, Monsieur, nos justes titres.

ROUSSEAU, qui est descendu de son échelle pour mieux entendre.

Parfaitement, il a raison.

BUC, méprisant.

Ces choses datent d'une autre ère.
Le père plante l'arbre et construit la maison,
Le fils hérite et dégénère.

JEAN MIRON

Monsieur, vous oubliez François,
Mon cadet, notre frère.
Direz-vous que l'équerre
A tremblé dans ses doigts?

(Le travail cesse entièrement, un cercle se forme.)

ROUSSEAU

Vive François!
Moi, je m'asseois.

BUC, à part.

Attendez que je sois ministre!

JEAN MIRON

Monsieur, François est-il un cuistre?
Est-ce au compas tenu par un gâte-métier
Que sont dus ces gazons, ces ronds-points, ces arcades,
Et ces nobles bassins où dans l'eau des cascades
Se reflète l'Olympe entier?

LOUIS MIRON

Monsieur veut apprendre à François, je gage,
A se servir de son niveau?

PAUL MIRON

Est-ce un arpenteur de village,
Monsieur, qui fit des plans du Parterre nouveau?

LOUIS MIRON

Est-ce que la Princesse eût convié le monde
A visiter cette rotonde,
Cet ermitage et ce moulin,
Si François, l'auteur, n'est qu'un margoulin?

PLUSIEURS OUVRIERS, menaçants.

On insulte Sa Grâce!

ROUSSEAU

Buc s'y connaît en bons boudins,
Il sait quand une andouille est grasse,
Mais qu'entend-il à nos jardins?

PAUL MIRON

Enfin, Monsieur, voyez, ouvrez votre paupière :
Ces champs et ces forêts, ce marbre et cette pierre,
Voilà nos parchemins.

LOUIS MIRON

Dame! on est du pays, nous autres,
On n'est pas arrivé, tout poudreux des chemins,
Un jour, comme de bons apôtres.

BUC

Taisez-vous, insolent!
Baissez le nez sur votre tâche,
Votre langue est vive et votre bras, lent.

LOUIS MIRON

Le bras aussi peut être prompt quand je me fâche.

BUC

Assez, assez, vous m'entendez!
A mon tour je jouerai, mais avec d'autres dés!
On s'éclipse quand j'appelle,
Un sot creuse ici des trous;
L'un descend de son échelle
Pour aller chercher ses clous;
Au moment qu'il y regrimpe
Il laisse en bas son marteau;
L'autre parle de l'Olympe
Et des vignes du coteau,
De noblesse et de légume,
D'orange et de casque à plume.

Moi qui suis réglé
Comme un chronomètre
En trois tours de clé,
Je ne puis admettre
Un cerveau fêlé.
J'en suis courbaturé jusque dans l'omoplate,
Je transpire par tous les bouts.
Je bous,
J'éclate,
J'en mouille ma cravate !
Est-ce ici la mare aux crapauds?
(Au vieux Jacques Miron qui vient de reparaître.)
Et vous, Monsieur le Patriarche,
Comment trouvez-vous que le travail marche?
Que font là ces pots?
Que fait là ce sable?
Le maître jardinier de tous est responsable.
Vous ne surveillez rien, on jase, on trinque, on dort,
Je retourne au château, j'y ferai mon rapport.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins BUC

ROUSSEAU, regardant Buc s'éloigner.

Il court, il court, faut voir ça,

C'est crevant comme il gigote
Pour un gros poussah !
(Il imite les bonds de Buc.)

LOUIS MIRON

As-tu vu sa redingote
Et ses bas d'azur ?

JEAN MIRON

Et son gilet jaune
Est-il assez pur !

PAUL MIRON

Du velours à vingt francs l'aune !

JEAN MIRON

Sais-tu qui l'habille ?

PAUL MIRON

Pas quelqu'un d'ici, pour sûr.

LOUIS MIRON

L'habit vaut moins cher que la bille
Avec son pif endimanché.

ROUSSEAU

C'est égal, tous les trois, vous l'avez bien mouché.

LOUIS MIRON

Seul, le père est de marbre.

JACQUES MIRON

Mes enfants, un vieil arbre
Laisse souffler le vent.

LOUIS MIRON

Ce Buc, à la fin, nous énerve.

JACQUES MIRON

Jeunes gens, croyez-moi, je me tais, mais j'observe.
Ce fantoche a dit vrai souvent.
Hâtez-vous, ce sera la meilleure réponse.

LOUIS MIRON

Père, merci pour la semonce.

JEAN MIRON

Elle est courte et bonne. Allons-y!

PAUL MIRON, à Louis.

En effet l'instant n'est pas bien choisi
Pour faire la pause.

LOUIS MIRON, à son frère Paul.

Ni pour greffer ta rose.

ROUSSEAU

Allons-y !

LOUIS MIRON

Eh ! là, tous, qu'on s'attelle.

L'OUVRIER

C'est urgent.

PAUL MIRON

La Princesse a jeté l'argent;
Que dirait-elle?

JEAN MIRON

Mille écus ont dans ses doigts
Juste autant de poids
Qu'un quartier de pomme.

LOUIS MIRON

Le feu d'artifice à lui seul
Coûte une énorme somme.

JEAN MIRON

Moins que son épagneul.

PAUL MIRON

Pourquoi serait-elle économe

Jolie et jeune comme elle est?
Gripper les sous, c'est bon quand on est vieux et laid.

(Rythmé en travaillant.)

Elle a ses vignobles,
Les crus les plus nobles
Tout plein son cellier.

LOUIS MIRON

Ses barques de pêche.

JEAN MIRON

La plus fine pêche
Sur son espalier.

LOUIS MIRON

Sa grange regorge
De blé plus que d'orge.

PAUL MIRON

Elle a ses haras,
Les bœufs les plus gras —
Nos cœurs et nos bras.

ROUSSEAU

Bien dit, Monsieur Paul.

JACQUES MIRON

On ne dira jamais trop de bien de ce sol,

De sa vertu profonde.
Plus mon vieux dos se courbe et mieux mon œil le sonde.
Ah ! mes fils, rendons grâce à l'eau qui le féconde.

LOUIS MIRON

Vrai, pour arroser, l'eau ne manque pas !

JEAN MIRON

Qu'on en use, qu'on en abuse,
On la retrouve à chaque pas,
Qui bouillonne contre une écluse.

LOUIS MIRON

Le grand canal rejoint la mer.

JACQUES MIRON

Tous, jusqu'aux plus petits, quoiqu'ils n'en aient pas l'air.
J'ai souvent entendu, dans ma première enfance,
Mon aïeul, l'éclusier, dire en baissant la voix :
« Les canaux sont notre défense. »

JEAN MIRON

C'est ce que pense aussi François.

ROUSSEAU

Dans ce sacré pays, on ne sait quoi vous pousse
A gueuler, mais la vie est douce.

PAUL MIRON

La Princesse elle-même est comme le beau temps,
Il semble que jamais elle ne sera vieille.

JACQUES MIRON

L'âme de cette terre aura toujours vingt ans.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉMILE, LUCILE, le petit MARCEL
puis AUGUSTE, IRMA et TOINON

UN OUVRIER, au petit Marcel.

Sauve-toi d'ici, l'asticot,
J'irai te prendre par l'oreille
Si tu touches mon calicot.

ÉMILE

Quand tu auras fini de nous gratter la fibre ?
L'entrée est libre.

L'OUVRIER

Balladez-vous plus loin.

UN AUTRE

On travaille dans ce coin.

ÉMILE

Sacré nom de nom! faut pas qu'on m'embête
J'en ai plein le dos, moi, de cette fête!

LE PETIT MARCEL

Maman, un marchand de ballons!

ÉMILE

Tais-toi, je te calotte!

ÉMILE, à Lucile.

J'ai l'estomac dans les talons.
Et toi, boulotte?

LUCILE

Quel beau panorama!
C'est comme un hippodrome.

ÉMILE, à la petite Isabelle.

Voilà du gazon, assieds-toi, la môme.
(Appelant.)
Auguste! Irma!

LUCILE, à la petite Isabelle.

Mets ton mouchoir sous ton derrière.

LOUIS MIRON

Déjà du public !

UN JARDINIER

Otez-vous de là, les gens chic !

ÉMILE

T'es donc un flic ?
(A Lucile.)
Auguste est toujours en arrière !

LUCILE

Dame ! il porte Toinon.

ÉMILE

Cré nom de nom !

LUCILE, à la petite Isabelle qu'elle installe sur la pelouse.

Les jardins sont ouverts, c'est pour qu'on en profite.
Fais dodo, ma petite.

AUTRE JARDINIER

Ne vous bilez pas,
Roulez-vous dans mon parterre !

LE PETIT MARCEL

Maman, le marchand est là-bas.

LUCILE

Chut ! veux-tu te taire !
Quel enfant rétif.

(Arrivent Irma et Auguste portant Toinon sur ses épaules.)

ROUSSEAU

Faut-il encore qu'on vous offre
L'apéritif.

AUGUSTE

Blague, mon vieux, rien dans le coffre
Depuis midi.

ÉMILE

Voilà deux jours qu'on erre, on est sans domicile...
Tiens, demande à Lucile.

(Il désigne sa femme.)

LOUIS MIRON, solennel.

Parlez, Lucile.

LUCILE, avec volubilité.

Bien, on a débarqué mardi,
Nous, les gosses ;
On est doreurs, c'était pour dorer les carrosses :
Le patron, sans attendre, en avait déjà pris
Qui doraient à bas prix ;

Puis partout la cohue, on vous pince, on vous pouss
Pas un lit, pas un coin,
On dort dans un grenier à foin,
On mange sur le pouce...

IRMA, continuant.

Avec des confetti
Jusque dans son pain, jusque dans son verre !
Ah ! là, là, quel calvaire !

AUGUSTE

Sûr, n'était qu'on veut voir, on serait reparti.

LOUIS MIRON, sur un ton de blague froide.

Et le nouveau Palace,
Là non plus pas de place ?

JEAN MIRON

Attends que le toit, du moins, soit couvert.

PAUL MIRON

Mais l'hôtel est ouvert :
Leur drapeau flotte au faîte.

UN OUVRIER

Les maçons étrangers sont restés pour la fête !

ÉMILE

Ils ont en une seule nuit
Sur leur bloc de béton passé leur sale enduit.

AUGUSTE

L'enduit n'était pas sec, que dans la matinée
La toiture était terminée.

PAUL MIRON

Enfin, hier, au jour dit,
On y soupait déjà, des roses sur la table.

ROUSSEAU, au groupe béant.

Il faut aller là-bas, c'est assez confortable.
On vous fera crédit.
(Rire général.)

LUCILE

Trente écus, il paraît, la plus petite chambre,
Tout en bas, sur la cour.

ROUSSEAU, goguenard.

Vingt-cinq seulement en septembre.

IRMA

Trente écus par jour?

LUCILE

C'est un scandale, une injustice !

ÉMILE

Nous, il faut qu'on pâtisse,
Jusqu'à ce qu'on soit sur le flanc !

AUGUSTE

On voit de ces clients qui sifflent du vin blanc
Dans des verres à pied de toutes les couleurs !

ÉMILE

Les bourgeois aiment mieux enrichir des voleurs
Que d'augmenter notre salaire.

(Le travail s'arrête, les ouvriers tendent l'oreille, puis font cercle peu à peu.)

AUGUSTE

C'est toujours la galère !
Ils dansent sur les ponts,
Nous ramons dans la cale.

LUCILE

A nous les jupes de percale,
A leurs femmes les beaux coupons.

ROUSSEAU

Le Conseil a voté la loi des deux centimes.

Tiens, lis.

(Il montre un journal qu'il a tiré de sa poche.)

ÉMILE

Deux centimes! de quoi brouter des pissenlits!
Ah! du diable, ceux-là, si je les réélis!

LUCILE

Nous sommes des victimes.

VOIX DIVERSES D'OUVRIERS, DE JARDINIERS ET DE PAYSANS

— On verra le jour du scrutin
— Moi, mon candidat, c'est Martin.
— Moi je donne mon bulletin
A Champagney, je suis pour l'ordre.
— Comme les chiens.
— Des chiens qui pourraient bien te mordre!
— Tous avocats ou basochiens
Discoureurs, formalistes...
— Quoi, basochiens, qu'est-ce que c'est!
— Un mot français.
— Exigeons le scrutin par listes!
— Non nominal!
— Marc Léchelle est vénal!
— Comment dis-tu? répète!

— Moi, je rouspète.

(Des ouvriers étrangers se glissent entre les groupes, sourient, écoutent.)

— On est abrutis d'impôts.
— Buvez moins, vous aurez plus de lard dans vos pots

ROUSSEAU

Toi, l'antialcoolique,
Tu me rends mélancolique
Avec tes sermons.

VOIX DIVERSES

— L'eau me donne la colique.
— Citoyens, résumons!
— Résumé : nous trimons.

SCÈNE V

LES MÊMES, plus les OUVRIERS ÉTRANGERS

UN OUVRIER ÉTRANGER, de haut, lentement.

C'est que le travail, camarades,
Chez vous n'est pas organisé.
Votre pays est divisé
Vos méthodes sont rétrogrades.

(Un silence.)

ÉMILE

Peut-être, oui, c'est là le malheur...

SECOND OUVRIER ÉTRANGER

Il vous manque la discipline.
L'individu sans elle est une non-valeur,
La collectivité décline.

ÉMILE

Je ne comprends pas bien, vous êtes étranger?

LE SECOND ÉTRANGER

Je dis : votre peuple est léger.

ÉMILE

Léger, comment? oui, nous aimons à rire,
Est-ce un défaut?

LE SECOND ÉTRANGER

Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

ROUSSEAU

A la fin, tu nous donnes chaud,
Accouche.

LE SECOND ÉTRANGER

Accouche! ah! ah! toujours un bon mot dans la bouche.
(Il rit à gorge déployée.)

TROISIÈME ÉTRANGER

Chez nous, Messieurs, on est exact.

LOUIS MIRON

Et le tact, savez-vous ce que c'est que le tact?

TROISIÈME ÉTRANGER

Non, j'ignore...

QUATRIÈME ÉTRANGER

Ici, vous discutez encore...

CINQUIÈME ÉTRANGER

Allez voir notre hôtel : tout laqué, lambrissé,
L'eau, la lumière au jour fixé.

ROUSSEAU

De la besogne infecte!

CINQUIÈME ÉTRANGER

Autrement l'architecte...

UN OUVRIER

Votre hôtel, j'y mettrai dans la cave un pétard.

SIXIÈME ÉTRANGER

Le béton ne craint rien, vous pouvez, camarade.

CINQUIÈME ÉTRANGER

Oui, l'architecte aurait payé cher son retard,
Et moi, j'aurais perdu mon grade.

ÉMILE

Quel grade as-tu donc? Colonel?

ROUSSEAU

Eh! bien, mon colon, je te rends justice,
Ton cas est criminel :
C'est affreux, ta bâtisse.

QUATRIÈME ÉTRANGER

Nous sommes syndiqués, nos salaires sont forts.

CINQUIÈME ÉTRANGER

A la moindre faute, une réprimande,
Ensuite une amende,
Puis les passeports.

ÉMILE

Je n'irai pas dans ta caserne.

CINQUIÈME ÉTRANGER

C'est ainsi pourtant qu'on gouverne.

LOUIS MIRON

Chez toi, mais pas chez nous,
Retiens cette formule.

AUGUSTE

Le fouet vous stimule,
Nous, il nous rend fous.

PREMIER ÉTRANGER

Vous préférez qu'on vous exploite.

ÉMILE

Au premier tour de vis,
Nous brûlerions la boîte.

UN OUVRIER

Nous l'avons bien montré jadis.

CINQUIÈME ÉTRANGER

Quand donc finirez-vous de jeter votre gourme?

ROUSSEAU

Tais-toi, mon vieux garde-chiourme
Tu nous parles volapuck.

VOIX DIVERSES

— Il a sa marotte,

Ce poil de carotte.
— Sans doute un copain à Buc.

CINQUIÈME ÉTRANGER

Il vous faudrait un maître avec une main ferme.

VOIX DIVERSES

— La ferme !
— Un bouchon !
— Il y tient, le cochon !

CINQUIÈME ÉTRANGER

Le sceptre est lourd aux doigts de votre demoiselle.
Un éventail, un gant, une légère ombrelle,
Voilà ce qui lui sied.
(Un silence.)

LOUIS MIRON

Prenez garde, c'est là que le cuir nous chatouille.

ÉMILE

Un mot de plus, je l'écrabouille.

QUATRIÈME ÉTRANGER

Eh ! eh ! ce n'est pas tout d'avoir un petit pied.

PREMIER ÉTRANGER

Être reine de la mode,
Est encore assez commode...

DEUXIÈME ÉTRANGER

Qu'un jour un vrai roi vienne ici...

LOUIS MIRON

En attendant, attrape!

JACQUES MIRON, les bras croisés, calme.

Hardi, mon gars, frappe, frappe!
Bravo, Paul, bourre aussi!

LUCILE

Je vais leur entrer dans la peau
Mon épingle à chapeau!

IRMA

Et moi, mon parapluie-aiguille.

CINQUIÈME ÉTRANGER

Nous viendrons un jour la mettre au pain sec,
Votre petite fille.

ROUSSEAU

Tiens, pour ton bec.
(La mêlée devient générale.)

VOIX DIVERSES

— Nous vendrons à l'encan toutes ses belles nippes!
— Goujat, tu vomiras tes tripes!

— Nous ne lui laisserons qu'un grand voile de deuil !
— Pan dans l'œil !

SCÈNE VI

LES MÊMES, plus BUC, puis FRANÇOIS MIRON

BUC, survenant tout à coup.

Halte ! halte ! pas de rixe !
C'est moi, Buc, j'ordonne, fixe !

(Tous les étrangers s'immobilisent instantanément dans une sorte d'attitude militaire.)

A cette heure ! dans cet endroit !
Etes-vous en ribote ?
Ne pouvez-vous pas marcher droit
Sans coups de botte ?
Pas d'explications ! assez !
Idiots, n'avez-vous pas honte ?
Vite, filez, disparaissez !

BUC, bas, au cinquième étranger.

Adjudant, vous en rendrez compte,
Votre place est ailleurs,
Vous devriez retenir vos hommes.

LE CINQUIÈME ÉTRANGER, bas.

Au point où nous en sommes !

BUC, se retournant du côté des ouvriers.

Quant à vous autres, criailleurs...
(Il se trouve face à face avec François Miron qui est entré depuis un instant.)
Ah ! pardon... Vous, Monsieur ?... Excuse !
(Se remettant vite.)
Ma foi, c'est tant mieux ! vous voilà,
Je me récuse,
Vous voyez à quoi l'on s'amuse,
A vous d'y mettre le holà !
(François se tait.)

BUC, comme à lui-même, en tirant sa montre.

Huit heures sept ! on se cogne.
Le travail est saboulé.
Un voyou tape un ivrogne,
Tous deux par terre ont roulé.
Tout ici marche à l'encontre
Des aiguilles de ma montre...
(A François toujours silencieux.)
Eh ! bien, Monsieur, eh ! bien !
Quoi ! vous ne dites rien !

FRANÇOIS MIRON

Monsieur Buc, votre bile est toujours échauffée.

Vous transpirez hors de saison.
Votre raie impeccable en est ébouriffée.

(Se retournant vers les ouvriers.)

A l'œuvre, mes amis, je vous donne raison.
Sa Grâce viendra dans une minute.
Pour elle — et pour moi — un coup de collier.

(Tous, d'enthousiasme, se remettent au travail.)

BUC, décontenancé.

Vous approuvez cette dispute!

FRANÇOIS MIRON

C'est un jeu déplaisant, Monsieur, lorsqu'une brute
Prend le ton familier.
Un gâcheur de ciment croit peut-être bien dire
Quand il nous outrage avec un gros rire.
Il attend un merci, nous lui donnons du poing.
Il se mouche et ne comprend point.

BUC

Donc, Monsieur, pas un blâme!
Laissons le pugilat,
Mais pis que cet éclat
C'est ce désordre infâme.
Faut-il aussi louer
Ces gueux de leur paresse?
Autant donc allouer

Des primes aux retards !
Tout mon poil se redresse.

FRANÇOIS

Ces gueux sont gens d'honneur, peut-être un peu musa
Il faut les diriger, mais sans qu'il y paraisse.

BUC

Quand je pense au mal que j'ai eu
Pour n'aboutir à rien qu'à ce tohu-bohu.
(De plus en plus excité, à part.)
J'ordonne un travail,
C'est la pétaudière,
Ma saucisse à l'ail,
Ma chope de bière,
Tout me paraît fade...
Serais-je malade ?

FRANÇOIS

Calmez-vous, Monsieur Buc, vous êtes effrayant.

BUC

Me calmer ! la nuit, je sursaute,
Je me réveille en aboyant...
C'est aussi, Monsieur, votre faute !

FRANÇOIS

Epanchez votre fiel, vous aurez meilleur teint.

BUC

Soit! le goût, le don, l'instinct,
Vous les avez, je l'accorde...

FRANÇOIS

Merci du compliment.

BUC

Mais souffrir, miséricorde!
Qu'un tâcheron vous aborde
D'un bonjour tout simplement,
Avec sa main grande ouverte,
Elle est verte!
C'est dément!

JACQUES MIRON

François, Sa Grâce approche.
(On entend au loin les clochettes d'un attelage.)

BUC

La Princesse! rien n'est prêt!
C'est vous le coupable, à vous le reproche.

FRANÇOIS, montrant les préparatifs entièrement terminés.

Monsieur Buc, vous êtes distrait,
Ou vous n'en voulez pas démordre,
Vous me faites pitié.

Tout est en ordre.
(Effarement de Buc.)
Voilà, Monsieur, voilà ce que peut l'amitié.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus LA PRINCESSE, LA DUCHESSE LE COMTE HENRI, UN SECRÉTAIRE, DES VALETS

LUCILE, à sa petite fille.

Vite ce bouquet, Isabelle.
Tu l'offriras.

LE PETIT MARCEL

Papa, prends-moi dans tes bras!

IRMA

Mon Dieu! qu'elle est belle!

LUCILE, à la petite.

Viens par ici.
(Tous les ouvriers saluent.)

LA PRINCESSE, au fond de la scène, accompagnée de sa grand'mère et suivie de quelques familiers.

Bonjour à tous, merci, merci.

LUCILE, en extase.

Ah! c'est comme un soleil de Pâques!

LA PRINCESSE

Mes compliments, mon bon Jacques!
Eh bien! Paul, toujours gai?
Toi, Louis, toujours grave?
(A Rousseau qui s'éponge.)
Un peu fatigué,
N'est-ce pas mon brave?
(A la duchesse.)
Tenez, grand'maman, là, les violons...
(Gaiement.)
Ce Buc m'a fait une peur bleue :
Il arrive essouflé, traverse les salons...

LA DUCHESSE, avec humeur.

J'entendais sa voix d'une lieue.

LA PRINCESSE

Le gâchis! répétait-il.
Et voyez la traîtrise,
Tout cela pour que j'aie une bonne surprise!
(A Buc effondré dans une révérence.)
Tu te crois au premier avril?
(A elle-même.)
Je suis saisie.
(Au comte Henri, son cousin.)

Vous n'imaginez pas quelle est sa fantaisie.
Il a su m'amuser par tant de tours plaisants,
Lorsque j'avais quinze ans.
(A Buc toujours gêné.)
Je te fais tous mes éloges.
Qu'as-tu donc ? regarde-moi.
Aucune de mes horloges
N'est exacte comme toi.

LUCILE, poussant la petite Isabelle.

Va, ma fille !
(La petite offre son bouquet à la Princesse.)

LA PRINCESSE

Oh ! cette enfant est gentille,
Voilà de beaux boutons d'or ·
Je te donne une poupée.
(A un secrétaire.)
Inscris : un bon du Trésor.
(Apercevant François.)
Je ne me suis pas trompée,
C'est bien vous que j'aperçois,
A l'écart, toujours modeste.
Avancez, Monsieur François.
Pour que je vous admoneste.
Où vous étiez-vous caché ?
Vous n'étiez pas à ma table.
Je vous ai cherché.

LA DUCHESSE, en plaisantant.

François, ma mie, est intraitable.

FRANÇOIS

Que Votre Grâce excuse, un travail à finir...

LA PRINCESSE

Eh bien, Monsieur, pour vous punir,
Je dirai devant tous que votre œuvre est splendide.
(Bas à la Duchesse.)
Il est timide.
(Se retournant vers tous.)
Et vous, compagnons, apprentis,
Je loue en même temps vos bras et vos outils.

TOUS

Vive la Princesse !

LA PRINCESSE

A ce soir, à la kermesse,
Nous danserons aux flambeaux,
Je vous invite,
Allez vite,
Soyez beaux !

TOINON

Vive la Finette !

AUGUSTE

Antoinette !

IRMA

Toinon !

LA PRINCESSE, sourian

Laissez ! j'aime ce surnom.

LE COMTE HENRI, galamment.

Il est dans le programme.

LA PRINCESSE, à Irma.

A ce soir, aussi, Madame.

(Buc et les ouvriers se retirent.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins BUC et les OUVRIERS

LA PRINCESSE, à François qui reste songeur.

Eh bien, Monsieur, toujours boudeur?
Pourquoi faut-il que je vous voie
Tant de froideur,
Quand tout le monde est à la joie?

LA DUCHESSE

C'est très clair.

LA PRINCESSE

Que vous semble?

LA DUCHESSE

Buc et lui sont mal ensemble
J'ai senti cela dans l'air.
Ils se querellaient, j'en suis sûre
Il n'y a qu'un moment.
Buc avait dans sa bouffissure
Un tremblement.
Quel vilain homme! il louche
Quand il est furieux.

LA PRINCESSE, à François qui se tait.

C'est donc sérieux?

LA DUCHESSE

L'écume lui monte à la bouche.

LA PRINCESSE, riant.

Le portrait est noir,
Je vous trouve injuste.
S'il est un peu fruste,
Buc est tout devoir.

LA DUCHESSE

Il faut voir.

LA PRINCESSE

L'ordre est sa seule manie,
On le calomnie.

LA DUCHESSE

C'est un vice à ce degré,
De l'épilepsie !

LA PRINCESSE

Je lui en sais gré.
J'en bénéficie.

LA DUCHESSE, impatientée.

Ma chère enfant, ta candeur
Me ferait mettre en colère.
Buc a su te plaire.

LE COMTE, plaisant.

Il a de la rondeur.
(La Princesse éclate de rire.)

LA DUCHESSE

Rondeur, rondeur,
Eh ! ma mie,

C'est de fausse bonhomie,
Que ce gros ventre est gonflé.
Cependant il a la clé
Du grenier et de la cave.

LA PRINCESSE

Ce n'est pas grave.

LA DUCHESSE

Enfin, enfin, tout rond qu'il est,
Buc me déplaît.
(Montrant François.)
François m'approuve.
Son silence est un feu qui couve.

LA PRINCESSE

Ce que vous nommez feu, ressemble à de la glace.

LA DUCHESSE, à François.

Je parlerais à ta place.

FRANÇOIS, s'adressant à la fois à la Princesse et à la Duchesse.

Parler, n'est pas mon fort, et je n'ai qu'un dessein :
Vous servir de mon mieux. Tout ce que j'imagine,
Un tire-ligne avec un peu d'encre de Chine
Suffit à l'exprimer sur ma planche à dessin.

LA PRINCESSE

Nous voilà bien avancées !

LA DUCHESSE

(Rompant les chiens.)

Au revoir, François, garde tes pensées.
(Au Comte.)
Henri, votre bras, nous avons le temps
D'aller, à pied, jusqu'aux étangs.
(Ils s'éloignent.)
(Au Comte.)
Aimez-vous la nature?

LE COMTE, en marchant.

J'aime à tirer le canard.

LA DUCHESSE, se retournant, de loin, à la Princesse.

Nous te laissons la voiture,
Ne te mets pas en retard.
(Ils sortent.)

SCÈNE IX

LA PRINCESSE, FRANÇOIS

FRANÇOIS, saluant très bas, prêt à se retirer.

Que votre Grâce me pardonne...

LA PRINCESSE, *avec vivacité.*

Encore?... Non, Monsieur, restez!... Je vous l'ordonne.
(Un temps.)
Ma grand'mère a bien de l'esprit!
— Ne prenez pas cet air contrit —
Avouez qu'à son âge elle est d'humeur plaisante.
La malice toujours présente,
Le parler le plus libre et le plus impromptu.

FRANÇOIS

Oui, la Duchesse représente
Mille ans de solide vertu.
Ses mots ont la couleur des anciens mémoires.

LA PRINCESSE

Le linge frais dans les armoires
N'a pas meilleur parfum d'iris.

FRANÇOIS, *gravement avec une nuance de tristesse.*

L'odeur du temps jadis.

LA PRINCESSE

Quelle voix tout à coup, quelle mélancolie!
Je sens comme un blâme secret
Dans ce profond regret.

FRANÇOIS

Dieu m'épargne cette folie.

LA PRINCESSE

Je m'explique, Monsieur, depuis bientôt deux ans
Vous embellissez mon domaine.
Je ne vois que maçons, jardiniers, paysans
Au travail quand je me promène,
Mais vous, je vous rencontre à peine.
J'aperçois en passant votre veste de cuir,
Très loin sur quelque échafaudage,
Le soir, vous restez au village.
Depuis votre retour, vous paraissez nous fuir,
Et rêver d'un autre voyage...
Vous n'aimez point le jeu,
Le tango n'a pas votre estime !
J'espérais tout de même un peu
Vous avoir dans mon cercle intime.
Vous n'y venez jamais...

(François fait un mouvement comme pour protester. La Princesse l'arrête d'un geste.)

Je connais vos raisons :
Les nouveaux bosquets, les nouveaux gazons,
La pergola, le grand parterre,
Plus de vingt chefs-d'œuvre entrepris !

(Second mouvement de François.)

Je vous dis, Monsieur, de vous taire —
Toutes ces merveilles sans prix
S'accordent mal pourtant avec vos airs maussades :
Vous faites chanter l'eau, sourire les façades,

Chantez et souriez aussi?
(Un temps.)
N'aimez-vous plus ce pays-ci?

FRANÇOIS, blessé au vif.

Votre Grâce me fait injure,
Ou bien elle se rit de moi.

LA PRINCESSE

Pardonnez la piqûre,
J'étais de bonne foi.
Je vous croyais du goût, Monsieur, pour l'aventure,
Pour le bleu d'un ciel étranger.
Votre absence fut longue et le cœur peut changer.

FRANÇOIS

Ah! le mien n'a connu qu'exil et solitude,
Il ne songeait qu'à revenir.
J'avais pour seuls soutiens la fièvre de l'étude
Et l'ivresse du souvenir.
Mais l'une et l'autre dans mon âme
Ne faisaient qu'une même flamme.
Un soir j'étais assis dans un estaminet,
Triste, suivant des yeux la vapeur de ma pipe.
Ce fut comme un brouillard qui soudain se dissipe.
Je revois ces jardins, je tire mon carnet.
Longtemps sous le gaz qui clignote,

Je dessine, je note !
Le carnet est bientôt couvert…

(Montrant d'un geste large la perspective des parterres et des nouveaux palais.)

Et maintenant voici mon rêve blanc et vert
Debout dans sa grandeur et dans sa symétrie.
Je l'ai fait une nuit d'hiver,
Au loin, en pleurant ma patrie.

LA PRINCESSE

Ah ! Monsieur, soyez-en loué !
C'est ce ciel qui vous a doué,
C'est toujours lui qui vous inspire !
Quelle douceur pour moi de vous l'entendre dire.
Mais puisque votre rêve est aujourd'hui vivant,
Puisque votre maîtrise
L'a dressé joyeux dans la brise,
Cédez vous-même à ce bon vent.
On pavoise, on illumine,
Ne faites plus grise mine.
Quand la flûte déjà s'accorde avec l'alto,
Disposez votre cœur à suivre leur cadence.
Allegretto !
Monsieur, je vous retiens pour la troisième danse.

FRANÇOIS

Votre Grâce me fait un honneur singulier,
Que ses paroles soient bénies,

Mais quel air aurait mon soulier
Auprès de ses socques vernies !
Je suis trop pauvre cavalier.

LA PRINCESSE

Soulier, ingrat soulier, cessez de vous défendre,
Vous viendrez, c'est promis, je ne veux rien entendre.
Vous n'étiez pas, Monsieur, si farouche autrefois,
Quand nous ballions ensemble aux clairières des bois,
Pour fêter la Saint-Jean ou la Sainte-Marie.
Je sautais de carrosse au tournant du chemin.
Vous, comme un roi de la prairie,
Avec un beau salut, vous me preniez la main.
Vous aviez quatorze ans, j'étais petite fille.
Je vous revois, les yeux ravis,
Dans un quadrille
Où vous étiez mon vis-à-vis.
Vous éclipsiez alors par votre simple joie
Tous mes amis en bas de soie.
Et pour que ma Cour enrageât
J'acceptais de vous seul un grand verre d'orgeat.

FRANÇOIS

Quoi ! Votre Grâce se rappelle ?

LA PRINCESSE

Je n'étais déjà plus à l'âge où l'on épelle.

FRANÇOIS

Je croyais être seul à songer à cela.

LA PRINCESSE

Quel orgueil encore est-ce là ?
A votre tour, Monsieur, vous me faites offense.
Il n'est pas d'oiseaux plus chantants
Que tous mes souvenirs d'enfance.
Puis-je oublier mon meilleur temps ?

FRANÇOIS

Eh ! bien, je dirai tout, je ne peux plus me taire.
Il faut avoir pitié d'un remueur de terre.
Quand je vins au château, le soir de mon retour,
Je n'ai pas reconnu la Cour.
Un esprit différent de nos vieilles coutumes
Haussait le ton des voix et l'éclat des costumes,
Tous les gens plus parés me semblaient plus communs
Des étrangers en foule, ou trop blonds ou trop bruns,
Jargonnaient dans leurs langues :
Votre Grâce riait à toutes les harangues.
Alors je suis parti, croyant, dans mon chagrin,
Que les mœurs du passé n'étaient qu'ennui pour elle,
Et que ses jeux nouveaux exigeaient plus d'entrain
Que n'en avait la pastourelle.

LA PRINCESSE

François, quelle folie ! oui, vous avez raison,

Un flot trop bigarré passe par ma maison,
Souvent je le déplore.
Mais, si l'on vient chez nous comme on cherche l'aurore,
C'est que tous les Miron couchés dans le tombeau
Ont fait ce pays grand et beau ;
Et voici que vos mains ont repris le flambeau,
Pour que sa flamme monte encore.
François, votre destin je l'avais pressenti.
Je brodais sur un banc quand vous êtes parti
Avec vos bourses de voyage.
Je vous ai vu de loin à travers le feuillage
Remettre au postillon votre léger bagage.
Vous sembliez si décidé !
J'ai cassé mon aiguille et j'ai perdu mon dé.
Et lorsque pour rentrer j'ai suivi la charmille,
Je songeais en marchant, car j'étais grande fille :
« Va bachelier, tu reviendras
Par la porte d'or et d'ivoire !
La fée et l'enchanteur t'ont bercé dans leurs bras,
Le sort t'a marqué pour la gloire ? »

FRANÇOIS

Je comprends, voilà donc d'où l'espoir me venait,
Lorsqu'après mon travail, les pieds sur le chenet,
Je m'endormais, parfois, délirant de fatigue.
Votre Grâce en cachette avait béni mes vœux.
Je m'éveillais plus fort, et je disais : « Je veux ! »

Une étoile éclairait la route où je navigue.
Le bonheur tout à coup m'a rendu mes quinze ans.
Je suis prêt à bondir comme une sauterelle!
Le passé se confond avec les jours présents :
Encore un pas de pastourelle!

LA PRINCESSE

Oui, ce soir, nous la danserons
Devant l'ambassadeur de Chine,
Pour que ses yeux bridés en deviennent tout ronds!
Va, François, la Finette est toujours aussi fine...
(Une fanfare lointaine.)
Ecoute, écoute, entends-tu?
Turlututu...
La trompette de la garde!
(Une détonation.)
Boum! la bombarde!
Je me sauve, il n'est que temps.
(Elle fait un signe, bruit de clochettes de la voiture qui avance.)
Garde-moi tes yeux contents.
Qu'aucun doute ne t'effleure,
Quand je reviendrai par là
Dans tout mon grand tralala :
Talons hauteur maxima,
Tulle épaisseur minima.
J'aime assez le falbala,
Mais mon âme la meilleure

Est bien loin de tout cela.
Pour la danse, à tout à l'heure !

(François, le visage radieux, la regarde partir, quand rentre Jacques Miron.)

SCÈNE X

JACQUES, FRANÇOIS

JACQUES MIRON, à lui-même tout en jetant un dernier coup d'œil aux fleurs et aux décorations.)

Allons, allons, c'est bien, les maîtres sont servis.

FRANÇOIS

Bonjour père... au revoir ! je cours mettre une veste...

JACQUES MIRON

Tiens ! tu as donc changé d'avis ?

(François escalade d'une seule enjambée quatre des marches de l'escalier qui conduit à la terrasse.)

Peste !
Comme tu es leste !

(François s'est retourné à demi.)

Explique-moi, veux-tu, d'où te vient ce jarret ?
Tu as tout le temps du reste !

FRANÇOIS, revenant avec hésitation.

Oh ! ce n'est pas un secret,
Pour vous moins que pour personne...

JACQUES MIRON

Compris, compris, mon cher garçon.
Je te l'avais bien dit ; le cristal qui frissonne
N'a pas de plus limpide son
Que le cœur de Sa Grâce — en outre, je soupçonne
Qu'il n'est point d'acier mieux trempé.

FRANÇOIS

Les apparences m'ont trompé.
Quoi ! La Princesse est gaie, elle a raison de rire.
(Un temps.)
Je respire...
Pourtant, voici qu'en vous parlant,
Mon cœur se sent repris d'un bizarre malaise.
Je ne sais quel danger rôde dans l'air brûlant ;
Cette fête de nuit me pèse !

JACQUES MIRON

François, tu me fais peur. Je ne t'entends pas bien.

FRANÇOIS

C'est une impression que je comprends à peine.

JACQUES

Ton esprit s'alarme d'un rien.

FRANÇOIS

J'ai le tort de croire à la haine,
Est-ce que le soleil qui dore nos raisins
N'aigrit pas tous les jours l'humeur de nos voisins?

JACQUES

Pour sûr, on nous envie.
Mais la table est ouverte et chacun peut s'asseoir.
On ne s'en prive pas ce soir.
Tout le monde ici fait sa vie.

FRANÇOIS

Soyons un peuple hospitalier,
C'est notre antique honneur, mais si demain notre hôte
Nous met sur le palier,
Nous pourrons dire : « C'est ma faute! »
Voyez ce Buc, un inconnu,
Il joue ici du personnage.
Ah! Sa Grâce a parfois le cœur trop ingénu!

JACQUES

Rappelle-toi son âge
Lorsque Buc est venu

FRANÇOIS

Oui, quelle étrange histoire!

(Un orchestre se fait entendre comme un accompagnement mystérieux au récit de Jacques Miron.)

JACQUES

Qu'était-ce alors que Buc? un pauvre besacier
Courant de foire en foire.
Confiseur, brocanteur, herboriste, sorcier,
Que ne vendait-il pas? des vieux meubles, du fer,
Des fausses dents, du pain d'épice!
Disparaissant l'été, reparaissant l'hiver,
Il connaissait l'instant propice
De toquer au volet et de se faire ouvrir.

Des lumières s'allument. Les invités commencent à affluer.)

SCÈNE XI

Les mêmes, Huissiers, Invités, BUC, La Foule puis LA PRINCESSE, LA DUCHESSE, MARTIN, ROUSSEAU, etc.

VOIX D'HUISSIER, annonçant à la cantonade.

Le bey de Kashmir.

FRANÇOIS

Mais enfin ces jouets qu'il vint un jour offrir,
Qu'avaient-ils tant pour plaire?

L'HUISSIER

Le Président des Etats de Pernambucco.

VOIX DANS LA FOULE

Qu'és-aco?

JACQUES

Sa Grâce était malade, il fallait la distraire.
Les jouets d'ailleurs étaient beaux.
J'en ai vu quelques-uns : des bergers en sabots,
Des moutons, des sapins couleur de clair de lune.
Buc leur doit sa fortune.

L'HUISSIER

Monsieur le comte Van Svieten.

BUC, *apparaissant, empressé et courbé.*

Place à Son Excellence
Le baron von Hohenstein.

VOIX DANS LA FOULE

Silence! Silence!

FRANÇOIS, *désignant Buc.*

Voilà notre pantin !

L'HUISSIER

Monsieur Martin.

JACQUES

L'ancien colporteur n'est plus reconnaissable.

FRANÇOIS

Le drôle a maintenant de vastes appétits
(*Buc se multiplie.*)
Il sait se rendre indispensable.

FRANÇOIS

Servile envers les grands, dur envers les petits.
Un triste caractère.

L'HUISSIER

Sa Grandissime Hauteur le Prince héréditaire
Du Popocatepelt et du Cotopaxi !

BUC

Par ici.

JACQUES

Laisse, François, mieux vaut nous taire.

Va, ne pense plus à cela,
Sois gai, prends ta part de la fête.

L'HUISSIER

Le ministre de Benguela.

BUC

Par là.

JACQUES

Il faut aussi que je m'apprête.

FRANÇOIS, *montrant un groupe d'invités.*

Entends leurs baragouins.

JACQUES

Cours t'habiller, je te rejoins.

L'HUISSIER

Monseigneur l'évêque d'Héraclée.

BUC

A droite, la première allée.

L'HUISSIER

Monsieur le marquis de Vétheuil.

BUC

Soixante-septième fauteuil.

(La foule a envahi peu à peu la partie des jardins situés en contre-bas de la terrasse. L'illumination devient générale.)

VOIX DIVERSES DANS LA FOULE

— On peut grimper sur ton échelle?
— C'est cent sous l'échelon.
— Tiens! Marc Léchelle.

L'HUISSIER

Monsieur le Gouverneur de Miquelon.

VOIX DANS LA FOULE

Pige-moi ce lascar, en a-t-il du galon!
— C'est une grosse légume,

L'HUISSIER

Son Altesse don Carlos.
Monsieur Strauss.

VOIX DANS LA FOULE

— Acht! moi, je m'enrhume.
— Ils en font des chichis,
Tous ces mamamouchis!
— Nous, on n'a pas des bobines
A s'asseoir sur du velours.

— Martin agite ses babines.
— Il répète son discours.
— Quelle bourrique !
— N'est-ce pas, maman, c'est féerique ?
— Oui, on est bien dans ce coin.
— Les gendarmes, ça commence !
— La Princesse n'est pas loin.
— Le connétable est immense
— C'est son shako qui le grandit.
— On ne passe plus, c'est interdit.
— Les grelots des carrosses !
— Mais ma fille est là-bas.
— Cela ne me regarde pas.
— Vous êtes rosses.

(La Princesse paraît.)

— La voilà ! la voilà !
— Ah ! quelle presse !
Quand vous aurez fini de me pincer la fesse !
— Vois, comme perles ce qu'elle a !

TOUT LE PEUPLE

Vive la Princesse !

VOIX DIVERSES, pendant que les personnages officiels saluent, la Princesse et la Duchesse s'installent sur la terrasse.

— Regarde Buc, ce bedon !
— Il est sinistre.

— Là-bas, la barbe blanche, avec le grand cordon!
— Parbleu, le premier ministre.
(L'orchestre se tait.)
— Chut! en voilà un qui se lève!
— Il va faire un laïus.
— Qu'il crève.
— Motus!

MARTIN-BARBEAU, solennel.

Le Grand Conseil de la Couronne
Est aujourd'hui justement fier...
(Murmure d'approbation.)

ROUSSEAU

C'est Martin-Barbeau qui plastronne.

UN OUVRIER

Ce birbe-là ne vaut pas cher.

MARTIN

Nos cœurs reconnaissants vont à l'humble ouvrier
Autant qu'à l'architecte et qu'au paysagiste.
(Applaudissements.)

L'OUVRIER

Menteur! négrier!

ROUSSEAU

Encore un gars qui m'attriste.

MARTIN

Car que louer le plus de la conception
Ou du concours de tous à l'exécution ?
O Solidarité, voilà de tes mystères,
Qu'un jardin puisse avoir le fini d'un bijou !
Pas une fleur ne manque au dessin des parterres,
(Montrant la tribune.)
Ici, pas le plus petit clou.
(On entend des coups de marteau, c'est Rousseau qui raccroche une tenture.)

LA FOULE, dans une explosion d'hilarité.

Bravo ! bravo ! bis ! bis !

ROUSSEAU, tapant toujours.

Rigolez, c'est gratis !

VOIX DIVERSES

— La blague est bonne !
— Devant des étrangers, cela nous compromet.
— Tant mieux ! Martin nous assommait.
— En avant, le trombone !
— Buc se tord !

— Buc qui rit, c'est trop fort !
— C'est unique !
— Assez, dansons, musique ! musique !

(L'orchestre attaque une valse, des couples se mettent à tourner.)

DEUXIÈME TABLEAU

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE I

BUC, dans un coin, bat la mesure et excite du geste les danseurs. Peu à peu, des voiles de gaze dérobent les jardins à la vue, cependant que Buc se trouve porté par ses mouvements sur le devant de la scène.

Bientôt la fête a entièrement disparu. Les accords de l'orchestre vont s'affaiblissant.

Buc est seul dans l'ombre.

BUC, battant toujours la mesure.

Un, deux, trois, dansez, mes petits amis !
J'ai tiré le vin et rincé les verres,
Dansez et buvez, car je l'ai promis
A des chefs sévères.

Sautez sur le pré, filles et marlous,
Tapez du talon et roulez des hanches !
Où sont vos bergers que déjà les loups
Montrent leurs dents blanches !

Jouez jusqu'au jour, flûtes et bassons !
Un autre instrument dans la nuit s'apprête
Pour un autre bal et d'autres chansons,
A chacun sa fête !

Va-t'en vers ta fin, vieux peuple caduc,
Ris encore un soir, rire est ton grand crime,
Puis tombe ivre-mort, pour que, du pied, Buc
Te pousse à l'abîme.

(Les derniers échos de la fête se sont évanouis. Buc prête l'oreille.)

Plus un bruit. Je suis seul. Le moment est venu.

(Il ôte brusquement sa livrée.)

Retournons casaque.
Quand je rentrerai, ni vu, ni connu.
Qu'ai-je donc? ma mâchoire claque...
Les manches, le col, plus vite, au galop.
(Il les retourne.)
Buc connaît e camouflage.
N'a-t-il pas été camelot?
Obéir est dur, mais trahir soulage.
C'est mon lot.

(Il rendosse la livrée retournée et apparaît vêtu d'une capote grise. En se boutonnant.)

Eh ! eh ! mes enfants, ma doublure.
Me donne une autre allure
Moitié mouchard, moitié soldat.

Mouchard, oui, pourquoi pas, si tel est mon mandat?
Je n'ai pas peur de l'étiquette.

A présent la casquette.

Dans ma poche, mon rigolo.
(Il montre son revolver.)
La vie et le mélo
Se ressemblent souvent.
(Il fait sonner sa montre, puis écoute.)
Onze heures. Rien. La nuit, le vent...
Comme cette ombre est détachée!
Attention!... j'entends une rumeur là-bas...
Ah! la machine est déclanchée.
(On perçoit un roulement lointain, comme le bruit sourd et continu d'une multitude de roues.)
La terre tremble au loin sous des milliers de pas,
Les convois ronflent sur les routes,
Les trains se suivent, feux éteints...
Je sue à grosses gouttes,
Comme un serviteur des Destins.

Disparais, nation étourdie et crédule!
Le formidable engin qui te broiera les os
A le rythme égal d'un pendule,
Et déjà devant lui s'envolent les oiseaux.

Voici l'armée innombrable,

Voici l'ordre inexorable,
Voici le peuple de Dieu,
Voici la race profonde,
Qui purifiera le monde
Par le fer et par le feu.
L'incendie et le viol, le meurtre et le pillage,
Jeux innocents, enfantillages!
Sur chaque porte du village
Le fourrier à la hâte inscrit des numéros.
L'habitant, effaré, risque un œil aux carreaux,
Dans son lit l'enfant pleure, et la femme s'effraie.
Malheur aux imprudents qui cachent des fusils!
L'Ange exterminateur dicte au bâton de craie
Les noms des otages choisis.

Allons, Buc, fais ton office.
Double d'habile artifice
La sainte brutalité!
Mets ta ruse à son service.
On te paie, en vérité,
Mais quel or, quelle fortune
Vaut ce déchirant plaisir,
Lorsque basse est la rancune,
De bassement l'assouvir?

Cette nuit de tout me console.
Brouillard sacré,

Au travers de toi, sans boussole
Je marcherai !
Je sais le chemin. D'un pas ferme,
Libre, content,
J'irai tout droit jusqu'à la ferme
Où l'on m'attend.

(Au fur et à mesure qu'il parle, les images qu'il évoque émergent de l'ombre et se précisent.)

Le poste est couché dehors, sur la paille.
La sentinelle est près du puits.
Le sergent bâille.
La lune brille sur les buis...
(Une cour de ferme apparaît éclairée par la lune.)
C'est bien cela,
Mon cœur s'exalte.

SCÈNE II

BUC, une Sentinelle, un Sergent, un Caporal des Soldats, puis un Officier

LA SENTINELLE, *croisant les armes.*

Halte !
Qui va là ?

BUC, s'arrêtant à vingt pas.

Service spécial. Urgent.

LA SENTINELLE

Ne bougez pas. Une seconde !

LE SERGENT, qui était assis sur une chaise devant le poste endormi, se lève, il appelle.

Le caporal de ronde !

LE CAPORAL

Voilà sergent !
(Aux soldats couchés.)
Quatre hommes ! ouste ! le falot !
(Se jetant sur un soldat.)
Debout, salop !

(Les soldats se rangent, le caporal, de la main, fait le signe de « en avant », tout cela très rapide. Le groupe s'approche de Buc, qui est resté immobile. Le caporal examine un instant ses papiers à la lueur de la lanterne.)

BUC, d'une voix assurée, pressante.

Je demande à voir le Maréchal-Duc.

UN OFFICIER, s'approchant.

C'est vous, Buc ?

BUC

Oui, capitaine.

L'OFFICIER

Suivez-moi, Son Altesse est près de la fontaine.

(La ronde rejoint le poste. L'officier et Buc se dirigent vers le fond de la cour.)

Rien de fâcheux ?

BUC

Rien, capitaine.

L'OFFICIER, bas, familièrement.

Buc, je te préviens, le maître est grincheux.

SCÈNE III

BUC, LE MARÉCHAL-DUC, L'OFFICIER

Le Maréchal-Duc est debout devant une table sur laquelle des cartes sont étalées, un ordonnance apporte une lampe électrique et s'éloigne. A l'approche de Buc, le maréchal s'assied, Buc s'incline, se redresse et joint les talons.

LE MARÉCHAL-DUC

Bonsoir. Votre montre est exacte.
Vous vous rappelez notre pacte,
Tout va-t-il bien, là-bas ?

BUC

On ne peut mieux, Altesse.

LE MARÉCHAL

Pas d'inutile politesse,
Ne nous égarons pas,
Parlez vite.

BUC

Lorsque je suis parti, la fête commençait.

LE MARÉCHAL

On le sait.
Ensuite ?

BUC

J'ai réuni mon personnel,
Distribué les rôles.
On a miné le grand tunnel.
Un seul gardien aux deux môles.
Le plus jeune est au bal,
Personne à l'arsenal.

LE MARÉCHAL

Pardon, le gardien ?

BUC

Mort à cette heure.

LE MARÉCHAL

Bien.
Mais l'autre va rentrer, il faut aussi qu'il meure.

BUC

J'ai posté quatre amis à la croix des chemins.

LE MARÉCHAL

Passons. L'écluse ?

BUC

C'était la grande affaire, elle est en bonnes mains.

LE MARÉCHAL, un peu détendu, à l'Officier.

Cet homme-là m'amuse,
Il aime son travail.

BUC

J'ai tout réglé dans le détail.
Le gardien tué, la chose était commode.
Le sabotage se poursuit,
Sans bruit,
Avec méthode.
(Il tire sa montre.)
Le moteur central est déjà détruit.
C'est la paralysie au point le plus sensible.

LE MARÉCHAL

Donc l'inondation est rendue impossible?

BUC

Impossible.
Mais il faut maintenant achever les dégâts,
Frapper d'un coup irréparable
Tous les rouages délicats.

LE MARÉCHAL

C'est préférable,
Quoique dès demain soir nous tiendrons le pays.
Et puis?

BUC

Les fils du sémaphore...

LE MARÉCHAL

Bon, coupés. Et encore?
L'arsenal?

BUC

J'en parlais pour mémoire, il est à peu près vide.

LE MARÉCHAL

Quel peuple original!

BUC, tirant de nouveau sa montre.

Dans trois minutes un rapide
Déraillera sur le viaduc.

LE MARÉCHAL, tourné vers l'Officier.

Hein, ce Buc !

BUC

Restaient les plans de la défense...

LE MARÉCHAL

Et ceux du fort du Ravin-Vert ?

BUC

Je les ai trouvés dans un coffre ouvert.

LE MARÉCHAL

Enfance !

BUC

Les voici.

LE MARÉCHAL

Merci.
Qui aviez-vous pour acolyte ?

BUC

Le barman du Palace-Hôtel.

LE MARÉCHAL, tourné vers l'Officier.

S'il fait aussi bien les cock-tail
C'est un garçon d'élite.
(Jetant un coup d'œil sur les plans.)
Quel fatras !
(A Buc.)
Vous n'avez pas manqué de bras ?

BUC

Oh ! j'avais les maçons, les couvreurs du Palace,
Les électriciens, tous les corps de métiers.

LE MARÉCHAL

Pas de mécontents dans la populace?
Demain, pas d'émeutiers?

BUC

Mécontents, tous le sont, et, pour crier, ils crient.
Mais on ne sait jamais si c'est grave ou s'ils rient.
Compter sur ces voyous me semble hasardeux.

LE MARÉCHAL

On se passera d'eux...
D'ailleurs, si l'écluse est bloquée,
Tout autre soin est puéril.
C'était le seul péril...
Donc, au petit jour, l'attaque brusquée,

Cela ne regarde que moi...
Eh! bien, Buc, parfait, gardez votre emploi.
Le quitter aujourd'hui serait pure folie,
Soyez un fidèle intendant.
La Princesse est toujours jolie?
Soignez-la bien — en attendant.

(A l'Officier, dans une sorte de rêverie mystique.)

Capitaine, voici l'aurore désirée.
Elle est là, je l'entends qui rôde au bord des cieux
Dans tout ce grand arroi de chevaux et d'essieux.
Mon cœur aspire enfin le vent de la marée.
J'étais impatient parce que je suis vieux.
Vous qui suiviez mes cours naguère,
Vous connaissez ma règle, elle tient en trois mots:
La guerre, c'est la guerre.
Le sentiment ne fait qu'en prolonger les maux.
Donc, que dans nos esprits la guerre règne seule.
Pas de pitié,
La meule
Ne moud point à moitié.
Où nous aurons passé ne laissons que des flammes.
Il est dur d'être dur, et pourtant il le faut.
Restons sourds aux clameurs des enfants et des femmes,
Notre but est plus haut.

BUC

Ah! tout à l'heure on va rire!

LE MARÉCHAL

Quoi! qui vous parle à vous, et que voulez-vous dire

(A l'Officier.)

Buc se croit, ma parole, entre palefreniers!
Voilà bien de ces âmes viles.

(A lui-même, comme une affirmation de principe.)

C'est par nécessité que nous brûlons les villes.

(A Buc.)

Eh! bien, qu'attendez-vous! Ah! vos trente deniers.

(Il signe un chèque et le remet à Buc qui fait une profonde révérence et s'éloigne suivi de l'Officier. Le Maréchal reste seul, se lève et médite un instant.)

(A lui-même.)

Lève-toi, jour promis, jour de sang et de larmes!

(Les yeux au ciel.)

Seigneur, bénis nos armes!

TROISIÈME TABLEAU

TROISIÈME TABLEAU

L'orchestre de nouveau se fait entendre, et bientôt la fête reparaît. Il fait encore nuit, mais l'aube est proche.

SCÈNE I

ÉMILE, AUGUSTE, LUCILE, un Monsieur, une Dame, LE MARQUIS DE VÉTHEUIL, deux Etrangers.

ÉMILE

On s'en paye une bosse !

AUGUSTE

Le champagne est à l'œil !

LUCILE

La noce !

ÉMILE

Qu'as-tu fait de la gosse ?

LUCILE

Elle dort dans un fauteuil.

(Ils s'éloignent et se mêlent à la foule de la kermesse.)

UN MONSIEUR

Quand on est démocrate, on voit du vilain monde.

UNE DAME

Ils dansent une ronde,
Entendez-vous leurs cris?

LE MONSIEUR

La plupart sont à moitié gris.

LE MARQUIS DE VÉTHEUIL

Tout ce peuple est insupportable.

LE MONSIEUR, courant après Buc, qui passe.

Voilà Buc! hé là Buc, gardez-nous une table!
Six couverts, dans un coin.

(Buc s'incline et s'éloigne.)

LA DAME

Le jour ne doit pas être loin.

(Ils passent.)

UN ÉTRANGER

Quoi ! vous avez un pied à terre ?
Vous venez donc chaque saison ?

AUTRE ÉTRANGER

Tous les ans. Chez nous, la vie est austère.
On s'éreinte à l'usine, on bâille à la maison.
Quand j'en ai par-dessus la tête,
Je viens dans ce pays pour faire un peu la fête.
Connaissez-vous au monde un plus charmant endroit ?
Pas trop chaud, pas trop froid.
Les courses, les beuglants, et puis, hein, les petites,
Qu'est-ce que vous en dites ?

(Ils s'éloignent en riant.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE et sa LECTRICE, FRANÇOIS, puis LA PRINCESSE, suivie du COMTE HENRI et d'une foule d'INVITÉS, parmi lesquels des ÉTRANGERS.

LA DUCHESSE

Je rentre au château, je m'endors.
Où la Princesse est-elle allée ?

A-t-elle pris la grande allée?
Cette enfant a le diable au corps.
(A sa lectrice.)
Miss, ne soyez pas inerte.
Faites-la quérir,
Ou partez vous-même à la découverte!
Je suis lasse de courir.
(La lectrice s'éloigne. La Duchesse s'assied. Apercevant François.)
Approche, François, un bon vent t'amène.
(François s'incline.)
Ne reste pas debout, tu me fais mal au cœur.
(François s'assied.)
Ah! quelle semaine
Pour un chroniqueur!
Je ne vois partout que folie.
Foule des faubourgs et foule polie
Se valent en cela, mon fils.
Tu peux chanter *de profundis*
Sur l'ancien respect et les belles manières,
On se pousse, on se hausse, on met des talonnières,
Bref, on veut se grandir, mais toujours par le bas.
Tu ne me réponds pas?
Ménage ta salive.
(On perçoit une rumeur.)

FRANÇOIS

Je crois que la Princesse arrive.

LA DUCHESSE

Il est, ma foi, bien temps.

(La Princesse paraît, suivie d'une foule de gens de toutes conditions. Elle court vers sa grand'mère.)

Eh bien, je vous attends !

LA PRINCESSE

Oh ! grand'mère, pardon, j'étais au labyrinthe...

LA DUCHESSE

Tu connais le refrain de ma vieille complainte :
Il est tard, je m'en vais.

LA PRINCESSE

Oui, partez, l'air fraîchit, ce brouillard est mauvais,
Partez, je vous croyais depuis longtemps partie.
Songez, grand'mère, à vos douleurs.

LA DUCHESSE

Dis-moi donc tout de go : « Par ici la sortie ! »
Eh ! là, je vous entends, mes beaux yeux enjôleurs,
Je sais ce que vos soins cachent de despotisme.
Vous n'avez nul souci de mon vieux rhumatisme,
Et quand vous m'adjurez d'aller le mettre au chaud,
Ce n'est point là ce qui vous chaut.
Vous rentreriez pourtant si vous étiez bien sage.

LA PRINCESSE

Et le souper ! je meurs de faim.
Ne faites pas méchant visage.
Souper après le bal est un très noble usage.
Je resterai jusqu'à la fin,
Mais il n'est pas tard, je ne suis pas folle.
Et le cotillon ! et la farandole !
Ah ! comment fuirais-je un si grand devoir ?

LA DUCHESSE

Au revoir, mignonne, au revoir !
(Elle sort.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins LA DUCHESSE, puis BUC

(Le jour commence à poindre.)

LA PRINCESSE, à une dessinatrice en modes.

Vous dessinez ma jupe ?
Ça, c'est très intelligent !
N'oubliez pas ma huppe
Ni mes souliers d'argent !
(A tous.)
Le moment vient toujours où les flambeaux pâlissen

Pourquoi le devancer ?
S'il est vrai qu'il est tard et que les heures glissent,
C'est à présent qu'il faut danser !
Monsieur ouvre la bouche, est-ce pour contredire ?
Qui n'est pas d'accord avec moi ?
Je soutiens que les jeux, que la danse et le rire
Sont dogme aussi dans notre foi !
(Applaudissements.)

LE COMTE HENRI

Votre Grâce a parlé comme un grand philosophe.

UN COURTISAN

Un mot d'Elle en dit plus qu'un lourd in-octavo.

LA PRINCESSE

Moi, pour qui s'ennuyer est une catastrophe...

TOUS

Bravo ! bravo !

LA PRINCESSE

Irai-je, quand s'éteint la dernière fusée,
Soupirer tristement : « Je me suis amusée ! »
Du ton d'un pauvre cœur sans espoir ni projet ?

LE COMTE HENRI

Abandonnons ce thème aux faiseurs de romance.

LA PRINCESSE

Ah ! plutôt grever mon budget !

UN ÉTRANGER, lourdement.

Il faut que dès demain la fête recommence !

LA PRINCESSE, riant.

Demain, après-demain et toute la saison !
Je veux que tous les soirs le plaisir se rallume
Dans mon parc et dans ma maison !
Quand le fer est chaud sur l'enclume,
Ne laissons pas mourir le feu !
Inventons quelque nouveau jeu !
Allons, Messieurs, cherchez ! Mesdames, à notre aide
Un spectacle est fini, passons à l'intermède !
(Un grondement sourd au loin.)
Je crois qu'il a tonné.

LE COMTE HENRI

Le ciel est sans nuage.

UNE DEMOISELLE D'HONNEUR

Le vent aura tourné.

UN ÉTRANGER

Eh ! bien, allons souper, n'attendons pas l'orage.

BUC

La table est dressée.
Dans le grand salon
Du rez-de-chaussée.
J'ai mis le melon
Fraîchir dans la glace.
L'orchestre est en place.

L'ÉTRANGER

Rentrons au château nous mettre à l'abri !
(Trois coups sourds mais très distincts.)

LE COMTE HENRI

Ma cousine, pourquoi ce visage assombri ?

LA PRINCESSE

Écoutez, écoutez, c'est extraordinaire.

UNE DAME, avec un rire nerveux.

Quel drôle de tonnerre !

BUC

Rien qu'un vague son !
Je tranche et désosse,
Et sur le poisson
Je verse la sauce !
(S'approchant de la Princesse.)

Il va bientôt pleuvoir.
Votre Grâce est servie !

LA PRINCESSE

Souper ! je n'en ai plus envie.

UNE AUTRE DAME

Mais qu'a donc la Princesse ? Elle fait peine à voir.

(Quelques coups espacés.)

LE COMTE HENRI, à la Princesse.

Il tonne, eh ! bien, le beau prodige !

LA PRINCESSE, de plus en plus inquiète.

Écoutez, écoutez, vous dis-je !

L'ÉTRANGER, insistant.

Messieurs, nous nous ferons tremper.
Allons souper.

LA DEMOISELLE D'HONNEUR

Votre Grâce est un peu souffrante ?

LA PRINCESSE, comme pour chercher un appui.

François Miron est-il ici ?

L'ÉTRANGER, dans un groupe.

Nous ferons ensuite un trente et quarante...

LE COMTE HENRI

Tiens! comment? La Duchesse est revenue aussi?

LA PRINCESSE, au comble de l'angoisse.

La Duchesse? Ah! mon Dieu, je la croyais couchée.

(Entre la Duchesse précipitamment.)

SCÈNE IV

Les mêmes, LA DUCHESSE, le premier ministre, PIERRE LEVALLOIS, MARTIN-BARBEAU, JACQUES.

LA DUCHESSE, bouleversée.

J'allais me mettre au lit, je me suis dépêchée...
Ce sont eux, ce sont eux...

LA PRINCESSE

Grand'mère, qu'avez-vous? parlez! mais parlez vite!

LA DUCHESSE

Non, ce n'est pas douteux,
Je te dis ce sont eux!
Ah! ma pauvre petite!

LA PRINCESSE

Eux? j'ai peur de comprendre? expliquez-vous enfin
François, est-ce possible?

L'ÉTRANGER

Allons souper, j'ai faim.

LA PRINCESSE

En pleine fête? non, ce serait trop horrible...

BUC

Horrible? quoi? quoi?
Qu'est-ce qu'on raconte?
Vous, Monsieur le Comte,
Expliquez-le moi!
Qu'avons-nous à craindre?
Mais le jour va poindre,
Des brouillards malsains
Montent des bassins,
Entraînez Sa Grâce
Loin de la terrasse...

LA DUCHESSE, qui s'est ressaisie, essuyant quelques larmes.

Ma fille, excuse-moi, si mon vieux cœur se fend.
J'ai voulu te bénir, te donner du courage,
Car le sort t'a choisie, et tu n'es qu'une enfant...
(Le canon tonne.)

Ce bruit que tu prends pour l'orage,
Je le connais, crois-moi, c'est le son du canon.

PLUSIEURS INCRÉDULES

Mais non, mais non !

BUC, *dans un groupe.*

Le canon? eh ! lequel? c'est de l'invraisemblance !

LA PRINCESSE, *avec une soudaine autorité.*

Messieurs, faites silence !

LA DUCHESSE

Ma fille, tu m'entends, je connais cette voix.
Ah ! comment l'aurais-je oubliée ?
Est-ce que je n'ai pas devant elle autrefois
Courbé ma face humiliée ?
(Montrant Jacques Miron qui vient d'arriver.)
Demande à nos vieux serviteurs,
Aux vieux vignerons sous la treille,
Aux vieux bergers sur les hauteurs,
S'ils n'ont pas tous gardé ce son-là dans l'oreille.
(Se retournant vers tous.)
Jeunes gens, approchez, interrogez mon front,
Si vous doutez encore !
Vous y verrez monter comme une horrible aurore
La rougeur de l'ancien affront.

Oui, j'ai pleuré jadis, avant votre naissance,
De honte et de remords, de rage et d'impuissance.
Hélas ! il m'en souvient, c'est par un jour d'été,
Dans le salon des Marbres,
Que ma main en tremblant signa ce dur traité.
Les fifres des vainqueurs résonnaient sous les arbres.
Les voici revenus, frappant à grands coups sourds,
Heurtant nos prés, nos bois, comme un vantail de porte
Ce sont eux. Je les hais toujours.
Mais pourquoi ne suis-je pas morte ?

L'ÉTRANGER, dans un groupe.

Cette vieille dame a rêvé.

UN HÉSITANT

Quoi ! la guerre ? en tout cas cela n'est pas prouvé.

BUC

Monsieur, un faux bruit
Court mieux dans la nuit
Que dans la journée.
Souvent on en voit
Descendre du toît
Par la cheminée !

L'HÉSITANT

Comment ? tiens ! j'ignorais...
Alors, Buc, d'après vous c'est une fausse alerte ?

BUC

Une fièvre verte,
Le mal des marais !

(François et son père s'entretiennent à voix basse, le comte Henri s'approche d'eux).

FRANÇOIS, au comte Henri.

Ah ! j'ai peur pour mon jeune frère.
C'est un enfant si téméraire !

LE COMTE HENRI

Vous parlez d'André, le petit berger ?
Court-il un danger ?

FRANÇOIS, la main tendue vers l'horizon.

Il est à la ferme des Brandes,
De ce côté des landes.

BUC, dans un groupe.

Madame la Duchesse a perdu son sang-froid :
Rien ne motive.

QUELQU'UN

C'est qu'elle est très affirmative.

BUC

Eh ! sans doute, elle croit...

UN AFFOLÉ, à une dame.

Nous pourrions bien nous trouver pris dans l'aventure
Ne nous attardons pas, filons ! j'ai ma voiture.

LE SECOND ÉTRANGER

Des contes à dormir debout !

LE PREMIER ÉTRANGER

Guerre ou pas guerre
Je m'en moque après tout !
Je suis ici pour me distraire.
Allons souper, mon vieux, le potage froidit.

LA PRINCESSE

Qu'ai-je entendu ? de qui cette parole infâme ?
Partez, messieurs, partez ! j'ai dit !
Allez traîner ailleurs votre bassesse d'âme !
L'air d'ici désormais ne convient plus qu'aux forts.

LE PREMIER ÉTRANGER

Ah ! par exemple ! on nous chasse ?

LA PRINCESSE

Partez vite ! ou mes gens vous jetteront dehors !

LE PREMIER ÉTRANGER

Quel aplomb ! quel audace !

LE SECOND ÉTRANGER, entraînant son compagnon.

Il n'y a plus qu'à décamper
Tu veux donc nous faire écharper ?

LE PREMIER ÉTRANGER, en s'éloignant.

Mais cette coquette est une furie !

LA PRINCESSE

Ces Messieurs se croyaient dans quelque hôtellerie
Où, par miracle, on boit sans payer son écot.
Et, quand je plaisantais, leur lourde effronterie
Me prenait donc au mot ?
Disparaissez, tous ceux qui ne cherchaient qu'à rire,
Aventurier ou courtisan !
On ne peut festoyer quand la table chavire,
Nous balayons, allez-vous-en !

LE PREMIER ÉTRANGER, en sortant par le côté.

Ma parole, elle est enragée !

JACQUES MIRON, montrant la Princesse à François.

Fils, quand je te disais qu'elle n'est point changée !
Maintenant, la reconnais-tu ?

UNE DAME

Tiens, l'orchestre s'est tu.

LA PRINCESSE, faisant signe à Jacques et à François d'approcher, pendant qu'elle s'entretient avec le premier ministre, Pierre Levallois.

La grande écluse ?
Quand comptez-vous y recourir ?

PIERRE LEVALLOIS

C'est à midi qu'on doit l'ouvrir.

JACQUES

Ruse pour ruse !
Laissons-les jusque là s'infiltrer dans les bois.

LA PRINCESSE

Où sont-ils à cette heure ?

JACQUES

Si j'ai l'oreille bonne, ils sont au Val des Rois.

FRANÇOIS

C'est bien la route la meilleure.

MARTIN-BARBEAU

Moi, j'ai l'esprit en repos.
On arme dans les dépôts,
Notre artillerie est neuve,
Tous nos plans sont bien assis.

LA PRINCESSE, à Pierre Levallois.

Et les éclusiers sont à toute épreuve?

PIERRE LEVALLOIS

Ils sont deux. Tous les deux ont des ordres précis
Quant à la manœuvre et l'horaire.
Ils s'y soumettront aujourd'hui.

LE PETIT ANDRÉ, à la cantonade.

Laissez-moi donc passer, je cherche mon grand frère.

FRANÇOIS

André! C'est lui!

SCÈNE V

Les mêmes, LE PETIT ANDRÉ

LE PETIT ANDRÉ, entre en courant et heurte la Princesse.

Pardon! bonjour, Mademoiselle.
Ah! François, François, tu sais la nouvelle?
C'est dans la nuit qu'ils sont venus!

JACQUES, apercevant son jeune fils.

D'où sors-tu, gamin? ton pied saigne.

ANDRÉ

J'ai préféré courir pieds nus.

LA PRINCESSE

Laissons parler l'enfant, il faut qu'il nous renseigne.
(Un cercle se forme autour du petit André.)

ANDRÉ

Mademoiselle, ils sont venus
Une heure avant l'aurore.

LA PRINCESSE, une main sur la tête de l'enfant.

Dis encore !

ANDRÉ

J'étais sorti porter mon lait.
Je reviens. Quand j'arrive au sommet de la côte,
Notre ferme brûlait.
La flamme était très haute.
Je pense : « C'est le foin ! » et je crie : « Au secours !
Et je me dépêche, et je cours !
J'entends des coups de feu par devant, par derrière,
Je pousse la barrière.
Alors, j'ai pu les voir.
Leurs chevaux buvaient dans notre abreuvoir.

BUC, dans un groupe.

Cette fable est plate :
La sottise éclate
Dans ce court récit !
Ce laitier grossit
Quelques mauvais songes
Qu'il eut en marchant !
On voit des mensonges
Pousser en plein champ ?

LA PRINCESSE

Et qu'as-tu fait ensuite
N'as-tu pas pris la fuite ?

ANDRÉ

Mon Dieu, non, j'appelais : « Holà ! maître Grandet ! »
Mais personne ne répondait.
Les bœufs mugissaient dans l'étable...
Enfin, contre un mur... C'est épouvantable !

LA PRINCESSE

Dis tout, mon cher petit.

ANDRÉ

Je vois mon patron mort, et sa femme qui rampe...
Un soldat qui lui met son fusil sur la tempe !...
J'étais là quand le coup partit.

LA PRINCESSE

Canaille !

ANDRÉ

Je suis resté longtemps sous des bottes de paille.
Ils trinquaient, j'entendais leurs chants.
C'était comme un récit que j'ai lu dans les livres.
Puis, soudain, plus un bruit, et je pense : « Ils sont ivre
Et j'ai pris par les champs.

JACQUES

Comment diable as-tu fait pour traverser les lignes?

ANDRÉ

Je me suis caché dans les vignes.
Quelqu'un crie : « Halte-là » de derrière un talus.
Mais c'étaient nos gendarmes.
Ma foi, j'étais content, j'en ai versé des larmes !

LA PRINCESSE

Ne sais-tu rien de plus ?

ANDRÉ

Ils sont beaucoup, beaucoup, ils ont des uniformes..
(Montrant le revers de l'habit de Buc.)
Tenez de cette couleur-là.

Absolument comme cela.
(Buc surpris boutonne son habit et disparaît.)
Et des canons énormes
Comme des rouleaux à vapeur...

LA PRINCESSE, embrassant le petit André.

Merci, front sans peur,
Fils de race noble,
Espoir, raisin vert
De mon grand vignoble !
(Lui ôtant sa casquette des mains, puis l'en recoiffant elle-même.)
Nous te rendons hommage, enfant, reste couvert.
Ta voix ne tremble point, elle est claire, assurée.
Et tes yeux, montre-moi tes yeux !
(Elle prend la tête du petit André.)
Ah ! je vois luire au fond l'étincelle sacrée !
Il n'est donc pas éteint, le regard des aïeux !
(A tous.)
Nous ne périrons pas ! voyez, voici la flamme
Qui le jure et qui le proclame
Mieux que n'importe quel serment !
Nous combattrons, nous ferons tête,
Puisque ces yeux d'enfant, déjà, dans la tempête,
N'ont pas eu même un clignement !
(Le canon tonne.)

PIERRE LEVALLOIS

Le canon se rapproche.

MARTIN-BARBEAU

J'en ferai le compte rendu.

FRANÇOIS

J'entends un son de cloche !

JACQUES

Le tocsin ! ah ! les gars, il n'ont guère attendu
Pour tirer sur la corde !

LA DUCHESSE

Le tocsin ! miséricorde !
(Une rumeur au loin.)

LA PRINCESSE

C'est la réponse à l'autre voix !
Comme elle a peu tardé ! comme ils me sont fidèles,
Ces villages des champs et ces hameaux des bois !
Remplis-moi de ton souffle, ô tocsin, grand bruit d'a
Qui monte des sillons en avant des chasseurs !
Etouffe ma pitié, dissipe mes angoisses,
Cri d'alarme jeté par toutes mes paroisses
A tous mes défenseurs !
Précipite la foule aux portes des mairies,
Bourdon des mauvais jours, Esprit des temps troubl
Va réveiller les coqs au fond des métairies,
Vole avec le soleil sur l'océan des blés !

LA DUCHESSE

Oh ! ma fille, je te salue.

LE COMTE HENRI

Nous sommes tous à vos genoux.

FRANÇOIS

Déjà le clairon sonne, un peuple immense afflue.

(La rumeur grandit, des voix se rapprochent en chantant.)

CHŒUR

Amis, debout, notre voisin
Entre chez nous par escalade,
Pour grapiller notre raisin
Et pour chiper notre salade !
Il a marché dans le persil,
Il fait main basse sur les pêches.
Jardiniers, laissons là nos bêches,
Prenons chacun notre fusil !

JACQUES

Nous, les vieux, nous crions aux jeunes : « Vengez-nous ! »

(Des cortèges, drapeaux en tête, envahissent la scène. Toutes les classes confondues, beaucoup de femmes au bras des hommes.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA FOULE

UN BOURGEOIS, parmi les premiers arrivants.

C'est la levée en masse !

ROUSSEAU

Ah ! ça n'a pas traîné !

LE BOURGEOIS

L'ouragan est déchaîné.

AUGUSTE, à Irma qui pleure.

Voyons, voyons, pas de grimace,
Tu choisis mal ton jour !
(Tendrement.)
Caponne,
A la fin de l'automne
Nous serons de retour !
(Irma hoche la tête.)
Mais je t'assure !

ÉMILE, à Rousseau, montrant ses souliers.

Voilà de la bonne chaussure !
C'est tout neuf.

ROUSSEAU

Tiens, vois mon sac, plein comme un œuf,
De quoi casser la croûte !
(Tapant sur une gourde.)
Et là-dedans, mon vieux, c'est du rhum à trois francs!

ÉMILE, revenant à ses souliers.

Je les ai pris trop grands.
C'est exprès pour la route.

IRMA, essuyant ses yeux.

Pour un joli mois d'août, c'est un joli mois d'août.

ROUSSEAU

Et après? on s'en fout.

LA PRINCESSE, pendant que le défilé s'achève.

Voici nos bons amis, les hommes de la plaine,
Tous de leur pied léger partis du même élan.

FRANÇOIS

Voici les montagnards qui disent trois fois l'an
Quatre ou cinq mots à peine !

LA PRINCESSE

Le marquis de Vétheuil qui parle à des bourgeois,
Expliquez ce mystère !

Voici tous les Miron et voici mon notaire,
Et l'ouvrier d'usine auprès du villageois !

JACQUES

Les maréchaux-ferrants ont rabattu leurs manches,
Ce qu'ils ne font jamais en dehors des dimanches.
(Les hommes et les femmes se séparent de manière à former deux groupes distincts de chaque côté de la scène.)

UNE VIEILLE PAYSANNE

Le pain tendre est mangé, c'est le tour du pain bis.

UNE BERGÈRE

Quand la cloche a sonné, je paissais mes brebis,
J'étais comme une sotte,
Je ne comprenais pas,
Puis j'ai troussé ma cotte,
J'ai lâché mes sabots et couru sur mes bas.

UN PAYSAN

J'ai pu rentrer mon blé, mais l'avoine ? et le seigle?

ROUSSEAU

Va, les corbeaux s'en chargeront !

UN DÉPRIMÉ

S'ils ne sont pas ailleurs, avec nous, sur le front.

UN BOURGEOIS

Je me suis confessé, ma foi, je suis en règle !

VOIX DIVERSES

— A la baïonnette !
— Mort à ces cochons !
— Vive la Finette !

LA FINETTE

Ah ! te voilà debout, dressée en un clin d'œil,
O Race toujours prête à bondir sous l'offense !
Mes amis, on m'attaque, on me croit sans défense,
Couvrez mon corps, barrez mon seuil !
Le nom du criminel ? Hélas ! toujours le même,
Celui dont l'Aigle noir est le sinistre emblême !...

VOIX INDIGNÉES

— Mort, mort à ces brigands !
— Bien, puisqu'il faut en découdre,
Nous n'y mettrons pas de gants !

ROUSSEAU

On va lui rengainer sa foudre,
Lui plumer son aigle et le mettre au pot !

UN BOURGEOIS

Nous avons mieux qu'un chassepot,
Ce n'est pas comme à l'autre guerre !

LA FINETTE

Enfants, si vous criez, vous ne m'entendrez guère...
Le voisin qui m'insulte est un seigneur puissant,
Mais un fou qui prétend s'égaler au cyclone,
Parce que son aïeul trouva jadis un trône
Dans les flaques de notre sang !
Voici plus de vingt ans que cette âme sournoise
Nous flagorne ou nous cherche noise,
Distillant tour à tour son vinaigre ou son miel.
Aujourd'hui démasqué, renonçant à séduire,
Cet impie atteste le ciel
Que notre race est vile et qu'il faut la détruire !
Nous n'étions pas gardés, reconnaissons nos torts :
Quand déjà les voleurs brisaient notre clôture,
Nous dansions, nous rêvions de concorde future!
Rien pourtant n'est perdu, soyons unis et forts !

PAUL MIRON

Noble terre des vins, on veut prendre tes vignes!

LOUIS MIRON

Pays entre deux mers, on veut prendre tes ports!

LA FINETTE

On veut plus : notre honneur, tant on nous juge dign
De notre gloire et de nos morts !

ÉMILE

Ils verront bientôt qui nous sommes !
Ce coup-là me rend belliqueux !

LUCILE, à Irma.

Quel chagrin de ne pas être hommes !
Je voudrais partir avec eux !

LA FINETTE

Ah ! mes fils, comprenez, en cette heure fatale,
Que j'exige de vous la remise totale,
Le sacrifice entier, sans retour, sans regrets,
De tous vos sentiments, de tous vos intérêts !
Je viens à vous, pressée, et fiévreuse, et brutale,
Je romps les nœuds sacrés, et, prenant votre main,
J'implore et je commande, et je lui dis : « Repousse
Tout ce qui rend la vie et sûre, et longue, et douce,
Tout ce que nous promet l'espoir du lendemain ! »
Je vous crie : « Etouffez les voix de la famille,
Rejetez cet argent amassé sou par sou,
Et la femme et l'enfant pendus à votre cou ! »
C'est l'été, l'oiseau chante et la lumière brille,
Mais j'arrive, et je hurle en vous montrant les cieux :
« Renoncez pour me suivre à cette splendeur claire ! »
Et tels sont mes besoins, ma hâte et ma colère,
Que ce renoncement, il me le faut joyeux !

ROUSSEAU

Ce n'est pas la gaîté qui manque,
Quant à l'argent, non, rien en banque,
Mais on est fier de son drapeau !
Dame ! on fait ce qu'on peut : je vous donne ma peau !

UN BOURGEOIS

L'argent, hier je l'aimais, je n'en ai plus envie,
Prenez mon coffre avec ma vie.

UN PAYSAN

Les femmes, les enfants... ah ! ça, c'est le plus dur.
Il le faut, oui, bien sûr...
(Brusquement.)
Alors, puisqu'on part, on vous les confie !

JACQUES MIRON, montrant ses ouvriers.

Vos jardiniers sont là, tout le corps est présent.

LOUIS MIRON

C'est notre état d'être en bisbille
Avec l'insecte malfaisant.
L'arbre aujourd'hui craint la chenille !
Nous allons donc écheniller !

PAUL MIRON

Nous n'aimons pas qu'on escalade

Pour grapiller
Ou chiper la salade !

UN TROISIÈME

Quand on marche dans mon persil,
Je lâche ma binette et je prends mon fusil !

JACQUES, *dans un sanglot.*

Ah ! pauvre de moi, vieille bête !
Je me sens presque malhonnête
D'avoir les cheveux blancs !
Aujourd'hui qu'il faut qu'on râtisse,
Voilà que mes pieds sont trop lents !
Le grand âge est une injustice
Dont il est dur de profiter !
C'est la première fois qu'on m'aura vu quitter
Le travail à l'aurore !

LA FINETTE

Le maître, quoique absent, peut commander encore !
C'est vous, Jacques, l'éducateur.
Pour former la jeunesse, il faut des têtes blanches :
N'est-ce pas votre sécateur
Qui va dans leurs mains émonder les branches ?
Vous, les mères, ce sont vos doigts
Qui m'ont pétri ces fortes âmes !
Tout ce beau feu, je vous le dois,

Gardiennes des saintes flammes !
Mais aujourd'hui vos fils sont grands,
Je vous les prends !

UNE VIEILLE FEMME

Prenez ! nous les donnons ! il reste encor deux armes
Quand on a tout donné : la prière et les larmes !

LA FINETTE

Et vous qui vous taisez et que l'horreur pâlit,
Les amoureuses, les épouses,
Egoïstes, jalouses,
Me donnez-vous ces corps tout chauds de votre lit?

LUCILE, dans un grand cri.

Nous n'aimons point les lâches !

LA FINETTE

Courez donc, mes amis, tous à vos grandes tâches !
Sus à l'envahisseur !
Faites-lui rendre gorge !
N'attendez du Destin ni pitié ni douceur :
On n'a que l'Avenir qu'on forge !
Regardez, le soleil levant
Touche déjà vos fronts des couleurs de la gloire !
Ce rayon au départ vous promet la victoire !

TOUS, *dans une formidable clameur.*

En avant ! en avant !

(Tous sortent. Pendant que la foule s'éloigne, un paysan survient, s'approche rapidement de la Finette et lui parle à l'oreille. La Finette pâlit, puis dans un immense effort surmonte son émotion. Elle retient François.)

SCÈNE VII

LA FINETTE, FRANÇOIS

LA FINETTE

François, quelqu'un nous a trahis !
Un paysan m'apporte une nouvelle atroce :
Les deux éclusiers morts, tués à coups de crosse.

FRANÇOIS

Ah !... mais le moteur ? Il n'est pas détruit ?

LA FINETTE

Je l'ignore.
Un esprit infernal semble avoir tout conduit.

FRANÇOIS

Téléphonons au sémaphore !

LA FINETTE

Le fil est coupé.

FRANÇOIS

Alors au poste de la douane!

LA FINETTE

l est occupé!

FRANÇOIS

Mais il faut cependant ouvrir la grande vanne!
De l'inondation dépend notre salut.
L'avant-garde ennemie est déjà signalée
Au Breuil, au Pont-Saint-Pierre, au bois de la Palud!
Il faut absolument inonder la vallée.

LA FINETTE

Oui, François, je le sais, il le faut à tout prix.

FRANÇOIS

Sinon c'est le désastre, avez-vous bien compris?
En moins d'une journée on nous cerne, on nous coupe.
On accule aux marais notre petite troupe...
Le pays inondé, notre centre est couvert,
Nous mettons en état le fort du Ravin-Vert,
Nous nous organisons sur la seconde ligne,

Nous gagnons ainsi quelques jours.
Enfin, c'est notre plan, le destin me désigne,
Il faut ouvrir l'écluse, il le faut, et j'y cours.

LA FINETTE

Comment? par quels chemins?
Mais la route est barrée!

FRANÇOIS

J'arriverai pour la marée.

LA FINETTE

Et si l'écluse est dans leurs mains?

FRANÇOIS

J'irai quand même!
Rien, ne m'arrachera cette gloire suprême!
Je m'élance à la nage au travers des étangs.
Je ramperai sous la jetée.

LA FINETTE

La machine, sans doute, est déjà sabotée.

FRANÇOIS

Ils n'ont pas eu le temps.
L'eussent-ils fait, leur ruse échoue.
Je sais un vieux moyen de manœuvrer la roue.

Mon aïeul l'éclusier m'en a dit le secret.
Avant la vapeur on y recourait.
Il est si simple, il suffit que quelqu'un se dévoue.
Eh bien ! je suis prêt,
J'ouvrirai la porte
Le cœur haletant !
Que le flot m'emporte !
Je mourrai content !
J'ai travaillé pour vous, je vous ai bien servie,
Mais je vais en un jour vous donner plus : ma vie !
Vous sauver ! vous sauver !
Mon bonheur est si grand qu'il me semble rêver !

LA FINETTE

Que tu me plais ainsi, malgré ce qu'il m'en coûte !
Je te regarde, je t'écoute.
Les mots que j'attendais, tu les as prononcés !
Va donc, c'est bien le sort en effet qui t'appelle !
Un temps nouveau commence où plus une âme est b
Plus ses jours seront menacés.
Nul délai, point de choix, la même heure pressante
Te voue au sacrifice et veut que j'y consente,
Exigeant que mon cœur, quelque chagrin qu'il ait,
Dise encore : c'est bien, c'est juste, il le fallait !
Quelle horreur ! et pourtant, oui, c'est bien, je le cri
Avec toutes les voix de ma terre meurtrie,
Avec les murs de ce château.

O toi qui nous as faits, sauve-nous, maître, père,
Dit le chant des jets d'eau.
Et moi, je dis comme eux : C'est en toi que j'espère !

FRANÇOIS

Espérez ! Adieu, je n'aurais pas cru
Qu'il pût exister d'aussi forte ivresse !
Mon beau chemin est parcouru.
Ah ! que jeune je disparaisse !
Adieu, jardins, arbres, gazons,
Vert testament de ma pensée !
Adieu, blanc palais ! qu'un autre maçon
Achève demain l'aile commencée !

LA FINETTE

Pars au matin,
Mon beau Destin,
Cours dans l'aurore !
Une admiration plus forte que l'effroi,
Autre chose encore
M'inclinent devant toi !

FRANÇOIS

Un grand souffle m'élève au-dessus de moi-même !
O sommets ! azur bourdonnant !

LA FINETTE

Hâte-toi maintenant !
(Ils se séparent.)
(A elle-même.)
Va semeur, sème,
C'est toi que j'aime !
(Criant.)
Mon Dieu ! François ! François ! holà !
Arrête ! arrête !
(Elle le rejoint.)
Où avons-nous la tête ?
Tu ne peux pas partir dans ce costume-là !
Tu te ferais prendre et ce serait bête,
Ou tuer, je frémis !

L'uniforme des ennemis
Se confond avec la poussière,
Avec le sol cru des âpres terrains.
Ce gris convient sans doute à leur ruse grossière,
A leur triste orgueil, à leurs dieux chagrins.
Mais nos héros à nous gardent dans leur colère
Les soucis des amants.
Ce sont des chevaliers et des Princes charmants,
Pour qui vaincre ou mourir sont des moyens de plaire.
Je rêve pour toi d'une étoffe claire
Comme la ligne du coteau.

Tiens, prends mon manteau
Couvre ta poitrine
De ce bleu serein !
Prends ma pèlerine,
Mon grand pèlerin !
Elle a la couleur
De nos ciels d'automne !
Prends je te la donne,
Avec ma chaleur.
Tu seras dans ses plis comme un roc dans la brume,
Comme une vive haie au seuil de la maison,
Comme un élément d'une autre saison,
Ou comme un toit qui fume
Au bord de l'horizon !

Sois désormais sacré, symbole de ma force,
Drap d'azur, enveloppe, écorce
De mes rameaux vivants !

Soldat, sous ces couleurs, reçois l'investiture
De mes champs, de mes bois, de toute ma nature !
Va, peuplier, résiste aux vents !

QUATRIÈME TABLEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Une grande salle dans le château de la Princesse. Par la porte du fond, ouverte à deux battants, on aperçoit un vestibule et un large escalier de marbre. A droite, deux fenêtres donnant sur les jardins. A gauche, une porte communiquant avec les appartements privés.

Au lever du rideau, un piquet de soldats ennemis traverse le vestibule. Ordres brefs d'un sergent. Sons de crosses sur les dalles. Le piquet s'arrête à la porte du fond pour relever la sentinelle qui garde l'entrée. Le sergent fait deux pas dans le grand salon.

SCÈNE I

BUC, UN SERGENT

BUC, entre par la gauche.

C'est l'heure de la relève !
Ce spectacle me ravit !
Je touche du doigt le rêve
Qui vingt ans me poursuivit !

Oh ! ce soulier plein de boue
Sur ce tapis précieux,
Il me semble qu'il secoue
Jusqu'à la voûte des cieux !
Voir ici ce pas de l'oie
Dont, enfant, je m'enivrais !
J'en suis malade de joie !
Voilà des soldats, des vrais !

(S'approchant du sous-officier.)

Eh ! bien, camarade,
On revient de la parade ?
Il y faisait chaud ?

LE SERGENT

Oui, le diable m'emporte !

BUC

Chut ! parlez moins haut !

(A l'oreille du sergent.)

Ce mur-là cache une porte
Qui s'ouvre dans l'escalier.
Ayez l'œil sur ce palier.

(Signe d'assentiment du sous-officier. Le piquet s'éloigne.)

(Buc se frotte les mains et aperçoit en se retournant une demoiselle d'honneur de la Princesse qui vient d'entrer par la gauche et se dirige vers la porte du vestibule.)

SCÈNE II

BUC, MADEMOISELLE ROSE

BUC, s'inclinant d'un air avantageux.

Tiens, Mademoiselle Rose !
Vous méritez votre nom.
Buc peut-il en quelque chose
Vous servir ? Non ?
(Changeant de ton.)
Pas encore ? Eh ! bien, bonjour !
Vous cherchez Sa Grâce ? Elle est dans la cour
Intérieure.
Elle s'y promène une heure.
Pas plus.
Les ordres sont absolus.
(A part.)
J'en pleure.

(La demoiselle d'honneur passe la porte et descend l'escalier. Buc la suit à quelque distance. Entrent le comte Henri et le médecin de la Princesse, Antoine Chevallier.)

SCÈNE III

ANTOINE CHEVALLIER, LE COMTE HENRI
puis BUC

ANTOINE CHEVALLIER

La Princesse ne peut tarder.

LE COMTE HENRI

Merci, docteur, je vais l'attendre.
Attendre, écouter, regarder,
Sans rien entendre
Et sans rien voir,
Je ne fais que cela depuis une semaine.
Mon Dieu, docteur, que l'âme humaine
A parfois de peine à savoir
De deux chemins lequel est celui du devoir.
Bien souvent je regrette
De n'avoir pas rejoint notre armée en retraite.
Je reverrai toujours, la capote en lambeaux,
Un soldat, le dernier qui repassa le fleuve.
Que ne l'ai-je suivi ! j'aurais dans cette épreuve
Trouvé le plus pur des tombeaux,

Ou je serais de ceux qui résistent encore...
Ai-je bien ou mal fait? ce doute me dévore.

ANTOINE CHEVALLIER

Rassurez-vous, Monsieur, votre place est ici.

LE COMTE

Ah! pour vivre il faut bien que je le croie aussi!
Du moins était-ce vrai la semaine dernière,
Lorsque les ennemis, tirant de ce coteau,
Ont fait Sa Grâce prisonnière
Dans son propre château!
C'est un obus, je me rappelle,
Qui, tombant sur le toit de la Sainte-Chapelle,
Me décida du même coup.
La Princesse disait : « Je veux mourir debout! »
J'ai pensé : « Mon honneur m'attache à sa personne,
Soyons chambellan jusqu'au bout! »
(Cinq heures sonnent à l'horloge du château.)
Mais voici l'horloge qui sonne.
Sa Grâce va rentrer dans son appartement.

ANTOINE CHEVALLIER

Oui, la promenade est finie.

LE COMTE

Quelle vilenie
Que ce règlement!

ANTOINE CHEVALLIER

Une vilenie en vingt-neuf articles,
Un chef-d'œuvre du gouverneur !
Ce gros homme à bésicles
Goûte un affreux bonheur
A soumettre au visa chaque pas, chaque geste.
Vainement je proteste.
Tenez, depuis trois jours
Je ne peux obtenir qu'on permette à Sa Grâce
De venir respirer le soir sur la terrasse...

(Entrent Jeanne, femme de chambre de la Princesse, et Buc qui la suit.)

(Jeanne porte une écharpe et une corbeille à ouvrage.)

SCÈNE IV

LES MÊMES

ANTOINE CHEVALLIER, au Comte.

Buc, dans ces débats, m'est d'un grand secours.

(A Buc.)

Eh bien, Buc, ma requête?
Obtiendrons-nous l'accès du parc?

BUC

Le Gouverneur s'entête.

Mais j'ai cent cordes à mon arc.
Je négocie encore.
J'ai fait ce que j'ai pu,
Patientez, rien n'est rompu.
(Saluant.)
J'étais venu baisser ce store...

LE COMTE, à Buc.

Sa Grâce va remonter?

BUC

Oui, Messieurs, elle rentre.
(Le Comte et le Docteur font quelques pas dans le vestibule.)

SCÈNE V

BUC, JEANNE

BUC, se frappant le front, à Jeanne.

Ah! diantre!
Jeanne! approche, il faut m'écouter!
Pas de lumière après dix heures!
Ordre d'en haut, raisons majeures!
Tu m'as bien entendu,
Mon joli bras dodu?
(Il la pince. Elle recule.)

Donc, éteins chez la Princesse
Aussitôt le couvre-feu !

JEANNE

Voyons, Monsieur Buc, c'est une bassesse !
Je m'en moque un peu,
Moi, du Gouverneur !

BUC, à lui-même.

Elle se moque !
Se moquer du... non ! je suffoque !
(A Jeanne.)
Ce petit front est raisonneur.

JEANNE

Monsieur, à bas les pattes !
Parlez-moi sur un autre ton.

BUC

Bas les pattes,
Jeanneton ?
Tu m'épates !
Mais tu m'aimes, je le vois !
Tu frissonnes à ma voix !
Tu te défends à grand'peine !
Va, résiste ! un grain de haine
C'est du poivre pour l'amour !

Donc, au tambour, au tambour,
Eteins ta fenêtre !

(Respirant largement.)

Ah ! gamine, ah ! cocotte, ah ! je me sens renaître.

JEANNE

Quoi ! vous renaissez, vous, quand tout le monde meurt ?

BUC

Tais-toi, bijou, tais-toi, tu ne peux pas comprendre.
Qu'est-ce que Buc, au fond ? un tendre,
Un sentimental, un charmeur !
J'en ai balladé plus d'une
Autrefois au clair de lune.
On me brodait des coussins,
On me faisait des plats fins !
J'ai deux goûts, deux grandes faims :
L'andouillette et les gros seins.

(Il étend la main.)

Non, trois, j'oubliais la flûte !

JEANNE

Mince, alors !

BUC, la serrant de plus en plus près.

Jeannette, en vain ton cœur lutte.
Hum ! tu sens bon ! j'aurai ton corps !

Tu sais, je suis un gars solide !
Je t'éveillerai, tu dors,
Ma petite chrysalide !

JEANNE

Monsieur, cessez,
J'en ai assez !

BUC, narquois

Que je cesse ?

JEANNE

Sinon, je me plaindrai, pas plus tard qu'aujourd'hui.

BUC

Se plaindre ! à qui ?

JEANNE

Mais à la Princesse !

BUC

A la Princesse !! ah ! ah ! oh ! oh !
A la Princesse ? pas plus haut ?

JEANNE

Parfaitement ! à Sa Grâce !

BUC, aveuglé par la colère.

Mais vas-y ! ne te gêne pas !
Je te mangerai, caille grasse,
Un jour, à mon repas !
Nous te partagerons peut-être,
Entre amis !

(Dans un cri atroce.)

Aux choux, la femme, en salmis !
Mais, ce soir, éteins ta fenêtre !
Je suis ton maître...

(Se ressaisissant.)

L'intendant de ce palais,
Votre maître à tous, valets !

(Jeanne rentre dans les appartements. Buc l'y suit.)

SCÈNE VI

LA FINETTE, LA DUCHESSE, ANTOINE CHEVALLIER, LE COMTE HENRI

(La Finette et la Duchesse paraissent au haut de l'escalier. Le Comte et le Docteur s'inclinent profondément. La Finette, en silence, leur tend sa main à baiser, puis, passant avec hauteur devant la sentinelle, pénètre dans le salon. Tous l'y suivent.)

LA FINETTE, au comte.

Toujours rien, n'est-ce pas ?

Je le vois à votre figure.
Je l'eusse compris même au seul bruit de vos pas.

LE COMTE

Rien de nouveau... Je crois que c'est de bon augure.

LA FINETTE

Pourquoi parler ainsi? vous savez bien que non.

LE COMTE

Mais on n'entend plus le canon.

LA FINETTE, regardant au loin par la fenêtre.

Hélas! c'est vrai, plus rien qu'un énorme silence,
Les pigeons revenus, l'arbre qui se balance..
C'est inconcevable, il fait beau!
Tous les jours, ce ciel sans nuage,
Scellé sur nous comme un tombeau!
Souvent je me retiens de crier au feuillage :
« Trahison! trahison!
Ne t'endors pas! prends garde au doux vent qui te ber
Ne bois pas l'oubli que le soleil verse!
Ecarte l'azur, ce poison! »

Ah! plutôt cent fois l'éclair brusque
Des canons la nuit, la colline en feu,
Tout, plutôt que ce calme bleu,

Que cette paix de l'air qui maintenant m'offusque,
Sans une ride, sans un pli,
Comme un rideau tiré sur un fait accompli !

Je ne t'accepte pas, splendide indifférence !
Mais combattre, espérer contre toute espérance,
Redresser le sort de nos mains,
Voilà notre grandeur à nous autres humains !

LE COMTE

Certes, je rougirais qu'un doute
Se glissât dans mon cœur.
(Montrant la sentinelle.)
Le planton que voici peut me barrer la route,
Il suffit que je vous écoute
Pour garder l'esprit d'un vainqueur.

LA DUCHESSE

Nous prendrons notre revanche.

LE DOCTEUR

L'ennemi déjà se retranche.

LE COMTE

Plus de vingt bataillons sont partis l'autre nuit,
A petit bruit,

En toute hâte.
Un soldat grognait : « Ça se gâte ! »

LE DOCTEUR

Son coup manqué, Miron a bien pu s'échapper.

LA DUCHESSE

François ? Soyez sûrs qu'il se cache
Pour mieux frapper.
Je connais l'homme : point bravache,
Ne faisant jamais rien par souci du panache.
Possible que sa tête ait été mise à prix,
Qu'il l'ait appris...
En tout cas, mort ou vif, s'il avait été pris,
Cette cour serait pavoisée.
(A la Finette.)
Va, nos geôliers et nos pions
Auraient placé des lampions
Jusque sous ta croisée.
(Un temps.)
Dieu te garde, François,
Où que tu sois !

LA FINETTE, avec une profonde gravité.

François Miron, Dieu vous sauve !
(La main tendue vers une fenêtre.)
Qu'est-ce que j'aperçois ?

Voyez-vous là-bas cette bande mauve
Comme un sombre azur plus épais?
Le soleil en tournant écarte
Son voile de beau temps et de trompeuse paix.
Ah ! je n'ai pas besoin de carte
Pour mettre un nom cher sur cet autre bleu :
La Billarderie est en feu !
La guerre a pénétré dans cette résidence
Où nous passions l'été lorsque j'avais douze ans.
J'ai pris là des leçons de danse...
Que sont devenus mes vieux paysans?

(Dans une hallucination soudaine.)

Éloi, le garde-chasse,
Frappé près du chenil.
Le boulanger, Ignace,
A côté du fournil.
Tous, tous morts à leur place.

(Courant à une autre fenêtre.)

Et là, là, regardez ! encore une vapeur !
C'est Port-Boutiers qui brûle.
L'horizon sort de sa torpeur
Quand tinte l'Angelus au fond du crépuscule.

(Tous collent leurs visages aux carreaux.)

LE DOCTEUR

Un troisième foyer
Commence à rougeoyer.

LE COMTE

Celui-là semble proche, on distingue la flamme.

LA FINETTE, allant à une autre fenêtre.

C'est Chateaubernard, et voici
Des lueurs plus à gauche au-dessus de Poissy !
Le rideau tout entier se lève sur le drame.
Accourez, étoiles des cieux !
Si loin de nous que soient vos yeux,
Ouvrez-les bien dans l'ombre !
Augmentez, s'il se peut, leur formidable nombre,
Afin qu'un autre jour de colère et de feu,
Quand tout sera pesé, si le coupable nie,
Une foule infinie
Dépose au tribunal de Dieu !
Au sud, à l'ouest, partout de sinistres rougeurs !
(Dans une vision.)
J'entends des rires infâmes...
Arrière, arrière, égorgeurs !
Sauvez-vous, les femmes,
Les enfants, par les jardins !
Ah ! les lâches, les gredins !
L'épicière qu'on assomme
Dans un coin !
La pauvre appelle son homme.
Il est loin !

Contre le mur des écoles
Les otages sont poussés.
Ils étaient déjà blessés
Ils n'ont pas dit trois paroles...

Oh ! mes villages, tous, les voir ainsi mourir !
Il me semble déjà qu'un tourbillon de cendre
M'enveloppe en sifflant : « Tu devais nous défendre,
Tu n'as pas su nous secourir ! »
Assez de cris, assez de larmes !
Mais s'il est temps encor de remplir mon serment,
Pour que mon front soit pur au jour du jugement,
Ah ! des armes ! des armes !

LE COMTE

Bientôt nous en aurons,
Les femmes dussent-elles
Devenir forgerons.
C'est fini la guerre en dentelles !

LA DUCHESSE

On se bat, on meurt pour nous délivrer.

LE DOCTEUR

Une partie, âpre, enragée
Est certainement engagée.

LA DUCHESSE

Raison de plus pour espérer !
Quand sur des murs noircis tout est brume et silence
C'est qu'un terrible poids
A fixé la balance.
J'en ai fait l'épreuve autrefois.

(Buc est entré, apportant des flambeaux. Il tire les rideaux des fenêtres.)

SCÈNE VII

Les mêmes, BUC

LE COMTE

Buc sait peut-être quelque chose...

LA FINETTE, incrédule.

Il aurait parlé, je suppose.
(De loin.)
Buc, n'as-tu rien appris?

BUC, qui feint de ne pas avoir entendu, menaçant du doigt la pendule.

Toi, tu retardes sur l'horloge.

LE COMTE

Buc ! Sa Grâce vous interroge.
(Buc se retourne gêné et fait une profonde révérence.)

LA FINETTE

N'as-tu rien appris?

BUC

J'ai trouvé morts dans la volière
Deux colibris.

LE COMTE

La réponse est singulière.

LA FINETTE

Voyons, Buc, tu n'y penses pas !
Tu rêves ?

BUC, à lui-même.

Ces oiseaux étaient mes petits élèves.
(Le canon tonne.)

LA FINETTE

Que se passe-t-il là-bas?
Écoute.

BUC

Là-bas? ah ! je n'y comprends goutte.

LA FINETTE

N'as-tu surpris aucun secret
Au mess, à la cantine?

BUC

Hélas! non, j'ai bien du regret...

LA FINETTE

Tu as pourtant l'oreille fine
Et cent tours dans ton sac.
Hier soir, de ma fenêtre,
J'ai cru te reconnaître
Près d'un feu de bivac.

BUC, surpris et se remettant.

J'esp... comment dire? J'ai honte...
J'enquêtais pour votre compte.

LA FINETTE

Eh! bien, raconte.

BUC

Le soldat est partout pareil.
Aussitôt qu'il s'arrête, il tombe de sommeil,
Ou bien il dit des fariboles.
On n'en peut rien tirer.
Les fables les plus folles

Ont coutume d'errer
Autour des gamelles fumantes.

LA FINETTE

Le matin tu parlementes
Avec le sergent de garde...

BUC

Un sergent, quel qu'il soit, dit toujours qu'il lui tarde
De rentrer au pays, c'est tout.
Pourtant... mais non... mais si, je flaire quelque chose.
(Baissant la voix avec une expression de terreur.)
L'ennemi prépare un grand coup...
Oh ! ce que j'en dis ne repose
Sur rien, sur rien...
C'est une odeur, un souffle vague, aérien.
Mais le Maréchal-Duc est ici de passage.
Je l'ai reconnu dans la cour...
On m'avait décrit son visage...
Il ne reste au château qu'un jour.
C'est un homme effrayant, très vieux, très maigre, blême.
Tout tremble devant lui, le Gouverneur lui-même...

LA FINETTE

Mon Dieu ! quel émoi !

BUC

Oh ! je n'ai point peur pour moi.

Qu'est-ce que mon humble vie !
Je n'ai connu qu'un seul tourment,
Que Votre Grâce fût servie
A la seconde exactement.
Que le ciel la protège !
Le Maréchal-Duc est un grand stratège.
Il a ses plans.
Il faudra bien qu'il les démasque.
Mais, en attendant, sous son casque,
Il est terrible à voir avec ses cheveux blancs.
Il ne fait pas mystère
Qu'il va tout raser, tout brûler.
J'ai peur... oui, mais pour cette terre,
Car à moins de... capituler...

(On entend dans l'escalier et dans le vestibule un bruit de bottes et de sabres. Le planton présente les armes. La voix du Gouverneur s'élève, furieuse. Bientôt il apparaît dans le vestibule, suivi de deux officiers d'ordonnance, dont l'un note sur un carnet les observations de son chef.)

SCÈNE VIII

Les mêmes, LE GOUVERNEUR, suivi de ses Officiers

LE GOUVERNEUR, à l'un des Officiers.

Notez ! doubler la garde et griller la rotonde.

Je l'avais déjà dit à ma dernière ronde.
Je vous donne huit jours d'arrêt...
Que du côté de la forêt,
Notez, on bouche les issues.

LE COMTE

Allons, bon ! le Gouverneur !

LA DUCHESSE

Ah ! celui-là vaut bien un bocal de sangsues !

LE GOUVERNEUR, toujours dans le vestibule.

Vous ferez venir un badigeonneur.
Un bon lait de chaux sur ces armoieries.

LA FINETTE, bondissant vers la porte.

Non, pas cela, je le défends !

LE GOUVERNEUR, interloqué, puis apercevant la Princesse.

Qui parle ici ?... Quoi ? des forfanteries ?
Quel peuple d'enfants !

LA FINETTE, à l'Officier.

Monsieur, rayez cet ordre.

LE GOUVERNEUR

C'est qu'elle n'en veut pas démordre !
Voyons, voyons, qu'est-ce qu'elle a ?

LA FINETTE, à l'officier.

Je vous dis, Monsieur, de rayer cela.

LE GOUVERNEUR, à l'officier.

Et moi, si vous rayez, je vous fourre à la boîte.
(A la Finette.)
Votre Grâce est absurde autant que maladroite.
Chaque mot d'Elle est un délit.
Elle a tout à perdre au conflit.
(A l'officier.)
Que dès demain l'on badigeonne.
Tous ces écussons bleus et, là, cette couronne !

LA FINETTE

Cela ne sera pas, à moins qu'au pied du mur
On ne me ligotte, on ne m'assassine !
Voilà plus de mille ans que dans ce champ d'azur
Mon honneur plonge sa racine;
Fille de rois, je suis d'une vieille maison,
Je ne permettrai pas qu'on touche à mon blason.

LE GOUVERNEUR

Mais Votre Grâce est prisonnière.

LA FINETTE

Cette parole est la dernière
Qu'eût prononcée un homme un peu bien né, chez no

LE GOUVERNEUR

Me faudra-t-il bientôt fléchir les deux genoux?

LA FINETTE

Pourquoi pas? Le malheur était chose sacrée,
Du temps que tout vainqueur était un chevalier.
Mais à vous, Messieurs, ce qui vous agrée
C'est la féroce humeur du scribe et du geôlier.

(Le Maréchal-Duc est entré sans bruit. Le Gouverneur ne l'a pas vu.)

LE GOUVERNEUR

Geôlier ! scribe! c'est trop fort !
Votre Grâce a cent fois tort.
Pour tout autre qu'Elle
C'eût été la mort !
Une sanction, je ne sais laquelle,
Mais il en faut une, ou je perds l'esprit !
Demain, j'en réfère !
Je ferai de cette affaire
Un rapport écrit.
Dixi.
Qui commande ici?

(Le Maréchal-Duc s'avance. Silence général. Le Gouverneur épouvanté rectifie la position.)

SCÈNE IX

Les mêmes, LE MARÉCHAL-DUC

LE MARÉCHAL

J'ai l'oreille sensible et n'aime point les cris.
Ce sont là des façons d'officier de police,
De bureaucrate malappris.
Je vous ferai d'un mot rentrer dans la coulisse,
Je n'aurais qu'à lever le doigt.
Vous y méditeriez sur le respect qu'on doit
A la naissance, au rang, au titre,
Car vous ignorez tout, Monsieur, de ce chapitre.
Je vous rejoins dans un instant.
Allez. Je suis très mécontent.

(Le Gouverneur pivote sur ses talons et s'éloigne suivi de ses Officiers.)

(A la Finette.)

Que Votre Grâce excuse un sot excès de zèle.
Elle est libre chez Elle.
Puis-je Lui demander un moment d'entretien ?
Je pars. Mais reviendrais-je ? Un soldat ne sait rien.

(La Finette fait de la tête un signe d'assentiment. La Duchesse, le Comte et le Docteur se retirent. Buc ferme les portes et sort également.)

SCÈNE X

LA FINETTE, LE MARÉCHAL

LE MARÉCHAL

Je suis confus, outré, qu'un homme sans manières,
Un gaffeur, — c'est le mot? — ait pu manquer ainsi
A deux illustres prisonnières.
(Au mot « prisonnières », mouvement de la Finette.)
Tous n'ont pas, Dieu merci,
Ce ton sous nos bannières.
N'importe, celui-ci
Sera frappé, je puis en donner l'assurance...
(La Princesse se taisant, le Maréchal poursuit.)
A l'armée où je vis, j'étais dans l'ignorance
Des fâcheux incidents qui troublent ce château.
J'ai tous les soucis d'un chef militaire,
Au point que, quand je dors, je dors dans mon manteau.
Mais je vais, dès ce soir, écrire au Ministère
Qu'on envoie au palais un gardien plus doux.
(Au mot « gardien », second mouvement dela Finette, lequel comme le premier reste inaperçu du Maréchal.)
Nos guerriers ne sont point des loups.
Au reste, après dix jours, il est bon qu'on apporte

Quelque relâche au règlement.
Hélas ! il eut son heure, il faut une main forte
Dans le premier moment.
Ouvrier du destin, le soldat suit la ligne
Que la nécessité lui trace à chaque pas.
Ce temps est passé, n'y revenons pas.
Je lève la consigne
Du parc et du jardin,
Votre Grâce pourra diriger l'ambulance...
(Un temps)
Elle ne répond rien, je comprends son silence.
J'admire sa froideur et jusqu'à son dédain.
Certes, je m'attendais, connaissant sa noblesse,
A cet accueil glacé,
Mais plus son cœur est haut placé
Plus je plains sa faiblesse.

Les dieux sont avec nous. Nous avons mis des ans
A les enrôler sous nos aigles.
Nous avons travaillé selon les bonnes règles.
Nos mérites sont écrasants.
Notre armée est vaillante, elle est plus, elle est forte,
Equipée, outillée incomparablement.
Rien ne peut l'ébranler, je le dis, moi qui porte
Sur mon vieux front le poids de son commandement.
C'est un fait, ce n'est pas le succès qui m'enivre.
La valeur d'une armée est le miroir exact

De plus ou moins de droit qu'ont les peuples à vivre.
Je croirais manquer d'à propos, de tact,
Si je n'accordais point, en passant, un éloge
A tous vos braves défenseurs.
Mais pour nous autres, connaisseurs,
Il faut qu'un régiment marche comme une horloge.
Le courage est un gros atout.
Il ne peut suppléer à — tout...

(Le Maréchal semble attendre une réponse qui ne vient toujours pas.)

Le profond intérêt que Votre Grâce inspire
Par sa grande jeunesse au vieillard que je suis
M'oblige à parler net. Il le faut. Je poursuis.
On ne peut rien rêver de pire
Que son état présent.
L'espoir serait pour Elle un ami malfaisant.
Mais qu'Elle en juge la première.
Voici la vérité dans sa dure lumière :
Je tiens les ponts, mon centre a débordé les bois.
Nous n'avons devant nous qu'une troupe épuisée,
Dont l'arrière-garde est déjà brisée.
Le noble cerf est aux abois...

(Silence.)

Oui, oui, le Grand Conseil siège encore en province,
Levallois est souple et subtil.
Mais que fait-il ?
Je l'ignore. En tout cas le résultat est mince.
Ce n'est pas de loin, par décret,

Qu'un terrain perdu se regagne.
Il faut partir à l'aube et se mettre en campagne.
A présent, il est tard pour cerner la forêt...

(La Finette se tait toujours, mais son angoisse est visible.)

Je soupçonne à quoi Votre Grâce pense :
L'écluse?... Par malheur, nous y pensions aussi.
Ce beau coup n'a pas réussi.
Ceux qui s'y dévouaient ont eu —
Leur récompense.
Je rends hommage à leur vertu.

(La Finette ne peut retenir ses larmes. Le Maréchal s'étonne avec une pitié où perce une nuance de triomphe.)

Ne me trompé-je point, quoi ! Votre Grâce pleure?

LA FINETTE

Oui.

LE MARÉCHAL

S'il se pouvait enfin que l'espoir qui la leurre
Se fût évanoui,
Elle devrait bénir cette heure,
Malgré sa cruauté.

LA FINETTE

Je pleure
En vérité.

LE MARÉCHAL

Je m'incline devant ces larmes...
Nous désirions la paix. Votre Grâce l'a su.
C'est beaucoup par dépit, en prétendant déçu,
Que notre peuple a pris les armes.
Il avait bien souvent complimenté, souri,
Mais on n'en voulait pas, pas du tout, pour mari.
Cette terre aujourd'hui nous connaît davantage.
Nous avons reçu la force en partage,
L'ordre et les qualités qui font les bons époux.
Pour elle, elle a sa dot, son prestige et ses charmes.
Par nos soins dirigée, elle aurait meilleur pouls.
Votre Grâce a pleuré, nous sécherons ses larmes.
Après cette détente, il m'est, je crois, permis,
De souhaiter, de vouloir que nous soyons amis.
Cela nous plaît et nous arrange.
Souvent ce qui la veille eût pu paraître étrange
Devient la loi du lendemain.
Mon maître est généreux puisqu'il vous tend la main.

Nous pouvons, dès ce soir, conclure un armistice,
Inaugurer nos bons rapports.
Nous vous prendrions quelques ports,
Deux ou trois au plus... C'est justice.
Quand un peuple est nombreux, qu'il se sent à l'étroit,
Ses besoins mesurent son droit.

Quant aux indemnités, ne fixons point de chiffres.
On sait qu'après le bal il faut payer les fifres.
En garantie, eh ! bien, nous taxerions vos blés,
Vos vins, tous les produits dont nos spécialistes
Ont dû déjà dresser les listes.
Laissons ces détails, ils seront réglés
Dans un esprit de bienveillance ;
C'est affaire au Trésor.
Pour le reste, ayez foi dans notre prévoyance :
Vous serez défendus par notre Etat-major
Mieux que par vos écluses.
Ainsi, du moins, la paix méritera son nom.
Et peut-être qu'un jour notre dernier canon
Prendra place au musée avec les arquebuses.
Laissez-nous exploiter vos mines et vos bois.
Que de champs sont encore en friche !
Ce pays dans nos mains va renaître plus riche.
Nos travailleurs viendront, quel ordre j'entrevois !
Que d'embellissements ! la forêt mieux percée,
Ce château lui-même agrandi...
Nous achèverons l'aile commencée
Sur un plan plus hardi.
Nos maçons là-dessus ont déjà leur pensée...
Votre Grâce enfin sait que nous prisions beaucoup,
Non sans un peu d'envie,
Son art de la toilette et son merveilleux goût.
Dans ce décor nouveau quelle sera sa vie !

Un tissu de rares plaisirs,
D'hommages, d'heures enivrées !
Nous mettrons notre orgueil à prévoir ses désirs.
Tout sera fastueux, ses bijoux, ses livrées...

Un mot d'Elle, je peux signer...
(La Finette se tait.)
Ce que j'offre pourtant n'est pas dédaigner :
Notre appui, la fortune,
L'ordre et tous les bienfaits d'une paix sans rancune.
Mais n'est-ce pas cela qu'on nomme le bonheur ?...
(Silence.)
Ma franchise est indiscutable :
Les cartes sont là sur la table...

LA FINETTE

Non, Monsieur, vous trichez : l'honneur,
Voilà la carte escamotée !
Si, ce soir, sous votre dictée,
Je signais devant Dieu cette paix éhontée,
Si j'acceptais de vous ce bonheur prétendu,
Comme une fille au corps vendu,
Qui n'a plus désormais de joie
Que dans ses bibelots et ses chiffons de soie,
Alors, oui, j'aurais tout perdu.
Mais, quand je crie : Arrière ! insolent, qui me touche !
Si vos soldats, Monsieur, me bâillonnaient la bouche,

Si, riant, me montrant mes villages en feu,
Ils me traînaient la nuit à travers la campagne,
Je dirais encore : « Je gagne,
Puisque l'honneur est dans mon jeu ! »

Vous vous êtes mépris sur le sens de mes larmes.
Lorsque vous avez cru que je posais les armes,
Je faisais dans mon cœur un solennel serment.
Je pleurais sur les morts et sur le dénûment
Des fugitifs qui vont au hasard de la route
Parmi l'ombre funeste et le fracas des cieux.
Comment pleurer assez ? Je n'ai que mes deux yeux !
Quand les eaux de la mer couleraient goutte à goutte
Pendant des jours sans fin entre mes cils usés,
La source, hélas ! serait tarie
Avant que ma face flétrie
N'ait pleuré tous les maux que vous m'avez causés !
Mais aussi je pleurais sur mon imprévoyance,
Me répétant : « Si j'avais su ! »
Ah ! que peut en effet la naïve vaillance
Contre un dessein pervers profondément conçu ?

Je pleurais sur ma folle tête,
Sur les soirs où j'ai ri, sur mes bals, sur mes fleurs,
Puisque jusqu'à la fin ces poussières de fête
M'ont caché votre crime et mes prochains malheurs !
Vous avez corrompu par votre perfidie

Les souvenirs des temps heureux ;
Tous n'étaient qu'un prologue à cette tragédie ;
Leur azur fin se voile : un reflet d'incendie
S'étendra désormais sur eux.
C'est vrai, j'ai pleuré tout à l'heure.
Et maintenant aussi je pleure.
Allez-vous vous tromper une deuxième fois ?
Votre vue est basse et peu claire.
Apprenez-le donc par ma voix :
Mes larmes à ce coup viennent de ma colère !

Vous prétendez, Monsieur, que vous vouliez me plaire ?
Vous nous donnez le choix depuis plus de vingt ans
Entre la bâtonnade et les soins insultants,
Et vous me reprochez ma réserve polie !
Un orgueil forcené qui touche à la folie
Met son miroir absurde au bout de vos chemins.
Vous vous y contemplez, le front plein de menace,
Et vos roulements d'yeux deviennent dans la glace
Des éclairs surhumains !
Vous croyez tout prévoir, c'est là ce qui vous trompe !
Vous publiez à son de trompe
Que vous êtes déjà vainqueur.
Votre arithmétique est en faute :
Dans tous ses calculs elle saute
Un chiffre : notre cœur !

Gloire aux premiers martyrs fusillés sur l'écluse!
Gloire à tous ceux qui, sur le front,
Meurent là-bas, perdus dans cette nuit confuse!
Ils sont tombés, d'autres viendront!

C'en est fait du repos! une longue insomnie
Commence au coin des bois, au revers des talus!
Ah! mon peuple est frivole, on le rabaisse, on nie
Que la vigueur s'accorde avec son fin génie!
Vous refaites le monde et nous sommes exclus!
Tant que cette erreur-là ne sera pas punie,
Nous ne dormirons plus!
Ne l'avez-vous pas dit? Nous résistons encore...
(Le canon tonne, la main tendue dans la direction du bruit.)
Là, je crois, c'est vous qui parlez, mais pardon...
(Coup de canon dans la direction opposée.)
Voilà la réponse sonore!
Et ce débat, Monsieur, vous voudriez le clore
Ici, d'un trait de plume, au bord d'un guéridon!
Que vous connaissez mal ce pays, ses ressources,
Ses poumons généreux faits pour les longues courses!
Vous nous croyez vieillis, déchus, quand notre don,
Malgré l'ancienneté de notre destinée,
C'est d'ignorer le poids, les fatigues du soir,
D'en être toujours à la matinée,
Aux heures de l'espoir!

Ce peuple est jeune, intact, il ne peut pas se rendre.
Nous ferons la paix quelque jour,
Mais laissez-nous le temps d'apprendre
La guerre à notre tour!

Oui, Monsieur, vous pouvez sourire!
Mais moi je pourrais vous décrire
Ce que sera le châtiment.
Comme le crime même, il aura fer et flamme.
Vous avez péché contre l'âme,
Vous paierez lourdement!

A quoi pensais-je hier? à vendanger ma vigne!
A présent, mes bons vendangeurs,
Ils sont là tous en ligne.
Écoutez-les tirer, ils sont têtus, rageurs,
De race militaire.
Jusqu'au dernier, Monsieur, ils défendront leur terre.
Et derrière eux, on arme, on coule des canons;
Tout est sauvé si nous tenons
Encore une semaine!
Lâche qui douterait! Chaque jour vous emmène
Plus loin de votre but, du côté des remords!
Vous n'échapperez pas à notre flétrissure,
Si les hommes manquaient, les femmes, j'en suis sûre,
Saisiraient les fusils des morts!

LE MARÉCHAL

Je répète, il est tard, que Votre Grâce y songe.

LA FINETTE

Monsieur, l'entretien se prolonge
Sans intérêt pour moi.
J'ai consulté mon cœur, lui seul me fait la loi.
Je l'écoute, il me dit : « Tu vas bientôt renaître ! »
Portez ces mots à votre maître.

SCÈNE XI

LA FINETTE, LA DUCHESSE, LE COMTE HENRI, ANTOINE CHEVALLIER

LA FINETTE, ouvrant la porte des appartements, appelle la Duchesse, le Comte et le Docteur.

Ah ! venez, grand'mère ! approchez tous trois,
Fidèles témoins, cœurs simples et droits !
Ce qu'on veut de moi vous allez l'entendre :
Ces Messieurs ont cru que j'étais à vendre !
Ils achetaient tout, bergère et troupeau,
Moi, vous, mon domaine avec le drapeau !
Ce vieux Maréchal, l'armistice en poche,

Comme un maquignon, tâtant sa sacoche,
Fait d'un air malin sonner ses écus,
M'a dit : « Topons là, vous êtes vaincus ! »

(Mouvement d'indignation.)

Je rougirais de vous décrire
Les jours de bonheur qui m'étaient promis.

(Le Comte rit d'un rire méprisant.)

Riez, cousin, voilà un rire
Dont le sens échappe à nos ennemis !

(Gravement.)

Ils sont si loin de nous ! c'est comme un autre monde !
Du moins les combattants, des deux côtés, là-bas,
Souffrent-ils mêmes maux, ont-ils même trépas,
Mais ici, tête-à-tête, à cette table ronde,
Entre cet homme et moi, quelle fosse profonde !
Quand j'ai parlé d'honneur, il ne m'entendait pas.
J'ai lu de la surprise
Dans sa prunelle grise,
Dans ses yeux froids de procureur.
Alors avec fureur
Je l'ai mis à la porte.
Mon refus qu'il le porte
A son triste Empereur.

LA DUCHESSE

Ah ! ma fille !
Jeunesse de mon sang, force de ma famille,

Donne-moi tes mains, ton front pur !
Viens, ma fierté, que je t'embrasse !
J'ai rencontré jadis, au fond d'un regard dur,
Ce même mur :
L'âme d'une autre race.
Un jour, à cette même place,
Timidement je réclamais
Au nom de cet honneur que tu viens de défendre.
Celui qui m'écoutait ne pouvait me comprendre.
Traduire ?... il est des mots qu'on ne traduit jamais.
Ah ! du moins, tu m'auras vengée !
Nous entendions ta voix, tu parlais ferme et haut.
Je pleurais, je tremblais, j'en avais froid et chaud !
C'est ma vie entière changée,
L'ancien affront est effacé.
Grâce à toi j'ai pris ma revanche.
Leur vieux vautour à tête blanche,
Tu l'as chassé ! tu l'as chassé !

(Elle étreint la Finette.)

Et maintenant sais-tu ce qu'Henri vient d'apprendre ?
Si ce pays était à vendre,
Il aurait soudain renchéri.
Quelle hausse subite !
François... Parlez, Henri.

LA FINETTE

François ? Dieu ! parlez vite !

LE COMTE

François est vivant.

LA FINETTE

Vivant !
Hélas ! on l'a dit si souvent !
Se passe-t-il un jour que ce bruit ne circule ?
Méfions-nous. Le faux espoir
Est pareil à la fièvre, il revient chaque soir.
L'esprit s'échauffe au crépuscule
Et se glace au matin.

LE COMTE

Non, non, cette fois c'est certain.
La source est sûre.

LA DUCHESSE

Notre cher François n'est pas mort.

LA FINETTE, *avec angoisse.*

Alors blessé ? peut-être une grave blessure ?

LE DOCTEUR

Non, pas la plus légère : un miracle du sort !

LE COMTE

N'est-ce pas merveilleux qu'on nous dise abattus
Quand François ressuscite !

LA DUCHESSE

Maréchal, je vous félicite !

LA FINETTE

Ah ! comment vous êtes-vous tus
Quand vous aviez ces mots à dire :
François respire !
Ils ne vous étouffaient donc pas ?

(Exaltée, dans un rêve.)

François vit ! Il est là-bas,
Son pied pose sur la terre,
Il écoute, il fait deux pas,
Il sourit avec mystère.
François vit ! Dieu l'a voulu.
Je ne vois point son visage,
Mais, où qu'il soit, je présage
Qu'il est grave et résolu !
Ses yeux sont ouverts dans l'ombre.
Quelqu'un lui parle, il répond.
Quand on dit : le bateau sombre,
Il reparaît sur le pont !

LA DUCHESSE

Oui, ce retour est un signe :
Le vent a tourné ce soir !

LE COMTE

François revient dans sa vigne !

LE DOCTEUR

Il se rattèle au pressoir.

LA FINETTE

Mais, voyons, où est-il? J'ai besoin de savoir.
Parlez, expliquez-vous. Connaît-on sa retraite?
La tient-il encore secrète?
Ah! pourvu
Que de ses yeux quelqu'un l'ait vu!
Qui vous a renseigné? J'ai peur... peur de ma joie!

LE COMTE

Le petit André que François envoie.

LA FINETTE

André est ici? Depuis quand?

LE COMTE, montrant par la fenêtre.

Il arrive avec ces voitures.
Ce sont des fugitifs qui dressent là leur camp.

LA FINETTE, regardant à travers les vitres.

Pauvres créatures!

LE COMTE

André les a suivis. J'étais à la mairie,

Lorsque je l'aperçois.
Il m'entraîne sur la prairie :
« Monsieur, dit-il, je viens de la part de François. »
Vous devinez alors de quel cœur je l'écoute !

LA FINETTE

Ah ! je m'en doute !

LE COMTE

Voici ce que j'appris :
Quand François y parvint l'écluse était cernée,
La garnison exterminée.
Nul moyen d'approcher sans risquer d'être pris.
André raconte
Que François un instant fut même prisonnier,
Mais qu'il tua jusqu'au dernier
Tous ceux qui l'entouraient. J'en ignore le compte.
Puis il gagna les bois où quelque charbonnier,
Le cacha dans sa hutte.
C'est là qu'impatient de reprendre la lutte,
Méditant jour et nuit sous son toit de roseaux,
Il pensa que jadis, bien avant les écluses,
Nos pères connaissaient je ne sais quelles ruses
Qui pouvaient déchaîner les eaux.
Ce ne fut d'abord qu'une vague idée
Dont sa tête était obsédée,

Quand, hier soir, brusquement, il crut se souvenir
D'une grotte au pied d'un menhir.

LA FINETTE, répétant lentement, en appuyant sur les mots, comme si elle les interrogeait l'un après l'autre.

D'une *grotte* au pied d'un *menhir*.

LE COMTE

Il dit que dans la grotte, à vingt pas de l'entrée,
Se trouve un roc branlant.

LA FINETTE, comme illuminée.

Un roc branlant...

LE COMTE

Qui frissonne à chaque marée,
Que cela se chantait sur un vieil air très lent.

LA FINETTE, chantonnant.

Qui frissonne à chaque marée...

LE COMTE

Et qu'on peut en le déplaçant...

LA FINETTE, l'interrompant.

La chanson dit : « *En le poussant,*
(Elle achève dans un cri.)

En faire crouler plus de cent!
Inonder toute la contrée! »

LE COMTE

François a le soupçon que cet ancien couplet,
Sous sa forme naïve,
Cache un vrai plan de défensive,
Qu'il est un guide enfin, sûr, exact et complet
Pour qui connaît l'endroit où la grotte se trouve.

LA FINETTE

François voit clair et je l'approuve.

LE COMTE

Mais quel est cet endroit? il ne l'a jamais su.

LA DUCHESSE, étonnée.

Quoi! la chanson du *Roc moussu?*
Ma mère m'en parlait comme d'une légende,
Dont le sens se perd dans la nuit.

LA FINETTE, le regard fixe.

Je sais un rocher sur la lande
Où ma nourrice m'a conduit.
La mousse en effet le couronne.

Son front regarde le levant.
L'esprit des hauteurs l'environne
De soleil, de brume et de vent.

LE COMTE

Le menhir peut-être...

LA DUCHESSE

Sur la lande, un rocher ! comment le reconnaître ?

LA FINETTE, hallucinée.

On traverse un torrent, on tourne au coin d'un bois...
(Dans un cri.)
Le menhir, je le vois !
La caverne est au pied, sous l'ortie et la ronce.
L'antique sol natal de sa plus vieille voix
M'appelle à son secours, il attend ma réponse.
O granit, confident du plus lointain passé,
Pierre nue, autel d'un culte effacé,
Durs rochers, tuf profond de nos clairs paysages,
Sous l'herbe du printemps, sous les fleurs de l'été,
Vous le corps, la charpente et l'immobilité,
J'entends votre rumeur monter du fond des âges !
Le moment est venu de me mettre en chemin,
Moi, femme ! ah ! chênes forts, ayez pitié du tremble !
J'irai trouver François, je lui prendrai la main ;
Pour vaincre ou pour mourir, nous marcherons ensemble.

LA DUCHESSE

Eh ! mon enfant, je crois que la fièvre t'égare.
Laisse là d'anciennes chansons !

LA FINETTE

Je partirai, je le déclare !
L'âme de la patrie a quitté les maisons !
Elle est où souffle la bataille,
Dehors, avec le ciel et les vieilles saisons !
Il faut que je m'en aille !

LA DUCHESSE

Mon Dieu ! Mais qu'as-tu ? quel tourment !

LE COMTE

Partir ! Votre Grâce oublie...

LA DUCHESSE

Oui, comment ?
Ah ! calme-toi, je t'en supplie !
Il se fait tard déjà, viens, allons nous coucher...

LA FINETTE

Ce n'est pas de dormir que parle le rocher,
Là-bas, à l'étoile filante...
(Avec une résolution invincible.)
Je conduirai François à la pierre branlante.

LA DUCHESSE

Nous te supplions tous les trois
Ah ! ta main est brûlante,
Tes pieds, j'en suis sûre, sont froids.
Les nuits sont fraîches en septembre...
Je vais te conduire à ta chambre.
Laisse-moi te déshabiller,
Te mettre au lit moi-même.

LA FINETTE

Au lit ! mais ce mot seul a le son d'un blasphème !
Je ne veux plus pour oreiller
Que l'herbe dure et poussiéreuse !
Il faut veiller !
Non pas comme une veuve à côté d'un flambeau,
Mais dehors, sous la pluie, avec le vent qui creuse !
Je ne suis pas une pleureuse
Sur un tombeau,
Un corps dolent qu'on emmitouffle.
Ah ! dehors, dehors, où Dieu souffle !

LA DUCHESSE

Mais, tu ne peux sortir d'ici.

LA FINETTE

Si !...

C'est-à-dire... il faut que je sorte !
(Après un instant de réflexion.)
Buc me fera passer la porte.
Il est rusé comme un renard...
(Elle sonne.)
Nous allons voir s'il se dévoue !

LE COMTE

Apprêtons-nous pour le départ !

LA FINETTE

Vous, partir? Partir deux? pour que l'affaire échoue?
Plus un mot, j'irai seule, avertissez André.

LA DUCHESSE

Avec toi, dès le seuil, il sera massacré.

LA FINETTE, au Comte.

Dites au brave petit homme
Qu'il devra me mener vers François dès ce soir.
(Le Comte sort.)

LA DUCHESSE

C'est fou ! je ne sais plus comment cela se nomme.

LA FINETTE

D'un vieux nom : le Devoir.
(Buc est entré. Il attend, incliné.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LE COMTE, BUC

LA FINETTE

Buc, réponds, m'es-tu dévoué?

BUC

Votre Grâce me le demande?...
De quoi suis-je coupable?... ah! oui, pardon, la viande!
C'est le nouveau chef qui fit la commande.
Mais je l'ai secoué.

LA FINETTE

Buc, tu ne m'entends pas. Aimes-tu ta maîtresse?
Comme aux jours de bonheur, ici, dans ma détresse,
Réponds, puis-je compter absolument sur toi?

BUC, inquiet.

Ma foi, ma foi, ma foi!
Votre Grâce m'effraie!

LA FINETTE

Réponds sans détours.

BUC

Mon âme est droite et vraie,
Mes pieds seulement se font lourds,
A cause de la goutte...

LA FINETTE

Quand me répondras-tu ?
J'écoute...

BUC

Je vieillis, je suis courbatu,
Je marche comme une écrevisse,
A chaque pas j dois m'asseoir.
Je ne rends plus aucun service...

LA FINETTE

Aucun ! tu peux m'en rendre un énorme, ce soir !
(Elle se penche vers lui.)
Fais-moi passer la grille !

BUC, renversé, suffoqué.

La grille ! passer la... quoi !... la... ?

LA FINETTE

Oui, fais cela !
Fais-le. Rappelle-toi : J'étais petite fille

Quand je t'ai recueilli, maigre et gueux comme un loup.
Tu me parles souvent de ta reconnaissance ;
Montre-la ! fais ce coup !
Qui remarquera ce soir mon absence ?
Je ne m'évade pas ! demain, avant le jour,
Je serai de retour.
Je sais qu'on me garde en otage,
J'ai besoin de la nuit,.. la nuit, pas davantage.

(Un temps. Buc, décontenancé, se tait.)

Allons ! Eh bien !

BUC

Mais Votre Grâce y songe-t-elle ?
Que suis-je ? moins que rien !...
Quand on fusille ici pour une bagatelle !
Moi, commettre un crime d'Etat !...
Non !... je veux dire un... attentat !...
Non ! je m'exprime mal, faire une... tentative
Aussi périlleuse, aussi... négative,
Car c'est la mort en perspective !

LA DUCHESSE

Renonce à ce projet ! Buc a cent fois raison !
Ton rêve, hélas ! se heurte au mur d'une prison.

LA FINETTE, à Buc qui, tout en sueur, se passe la main sur le front.

Ne me parle plus de ta gratitude !

Regardez-moi cette pâleur !
Trembleur !
Ah ! ah ! ta belle exactitude !...
Oui, ta montre s'arrête à l'heure du danger.
Va, tu peux t'éponger !

BUC, balbutiant.

J'ai trop d'attachement... trop d'amour pour Sa Grâc
Pourrais-je sans frémir la mener à la mort ?

LA FINETTE

C'est la peur qui te mord.

BUC

Je n'ai ni clé ni mot de passe !...
Des soldats partout ! trois cordons !...

LA FINETTE

Je te croyais malin ! voici de l'or, achète !
Ruse ! ou bien, s'il le faut... tue ! enfin, décidons !...
Mais dans l'escalier, la porte secrète,
Le Gouverneur l'ignore, on ne la garde pas.
Voyons, Buc, hâtons-nous, François m'attend là-bas.

(Au nom de François, Buc a dressé l'oreille.)

BUC

François ?... Monsieur Miron ?... Comment ? il est en v

LA FINETTE

Je te dis qu'il m'attend.

BUC, *lentement, comme quelqu'un qui réfléchit.*

Monsieur Miron... est bien portant?
J'en ai l'âme... ravie.
Où donc est-il?... Parole, il a su se cacher!

LA FINETTE, *reprise d'espoir.*

Il est où je cours le chercher,
Si Buc, mon vieux Buc, me prête assistance!

BUC

Diable!... oh! pardon, je dis : la chose est d'importance!
Mais difficile horriblement!
A tous les pas on risque...
La mort, ma foi!... je bisque!
Comment faire?... Oui, comment?

LA FINETTE

Invente!

BUC

Ardu, ardu!
Mais Sa Grâce le veut, c'est donc tout répondu!
Je réussirai, je m'en vante!

Si demain Buc est pendu
Il aura payé son dû
A sa bonne protectrice...
Mais Dieu ! mon poil se hérisse !

LA DUCHESSE

Buc, vous perdez le sens ! vous ne voyez pas clair !

BUC

Pardon, Madame la Duchesse,
J'ai vu rarement aussi clair.
J'ai ma finesse.

LA FINETTE

Je me fie à ton flair !
Bravo, Buc ! c'est très crâne !
(Elle sonne.)
Un manteau, Rose ! Jeanne !
(Avec exaltation.)
Je pars... je pars pour la forêt !
(A Buc.)
Tu viens de faire fortune.

BUC

Je n'agis point par intérêt.

LA DUCHESSE

Voyons, c'est impossible, avec ce clair de lune !

LA FINETTE, à Buc.

Vite, es-tu prêt?

BUC, feignant d'imaginer un plan.

Je réfléchis, je combine...
Chaque sentinelle a sa carabine...
Voyons!... oui, cet escalier...
Le couloir secret... la cave...
Là, ça devient grave?
Allons-y par le cellier!
Ensuite en longeant la serre...
Bien, mais il est nécessaire
Que j'inspecte les abords!...
Je reviens; dans une minute
Votre Grâce sera dehors...
Où nous serons tous les deux morts.

LA FINETTE, en extase.

François rêve dans sa hutte!

(Buc sort.)

(En passant dans le vestibule, il dit un mot à la sentinelle.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins BUC

LA DUCHESSE, en larmes.

Ma fille, mon enfant, j'ai l'âme torturée?

LA FINETTE, *impatientée.*

Henri ne revient pas ! Seigneur ! mais que fait-il ?

LA DUCHESSE

Ce n'est plus le péril,
C'est la mort assurée !

LA FINETTE

Non, non, dites plutôt :
C'est la victoire au prix de la mort, s'il le faut.
L'inondation couvrira l'armée
Que l'eau se ligue avec le feu !

LA DUCHESSE

Ne t'en vas pas ce soir, attends encore un peu !
Tu partiras demain quand tu seras calmée...

LA FINETTE, *la main tendue dans la direction de la bataille.*

Attendre ! attendre ! et cet appel ?
Du calme ?
Le calme est criminel !
Aux furieux la palme !
Aux martyrs violents le laurier immortel !

LA DUCHESSE

Comme tu me parles, ma fille !
Réfléchis, tu le sais,

Pour une piqûre d'aiguille
Tu t'évanouissais !

LA FINETTE, à Mademoiselle Rose et à Jeanne qui viennent d'entrer.

Préparez-moi de vieilles hardes,
Un caoutchouc, n'importe quoi !

LA DUCHESSE

Mais de quels yeux tu me regardes !
J'ai presque peur de toi !
(Au Docteur.)
Une jeune fille si douce,
Qui ne faisait pas plus de bruit
Qu'un oiseau sur la mousse !
Ah ! docteur, voyez, elle tousse,
Elle prendra froid cette nuit !

LA FINETTE, de plus en plus impatiente.

Dieu que c'est long ! le temps me dure !
(Radoucie en voyant sangloter sa grand'mère.)
Ayez pitié de moi ! — Si vraiment je suis dure,
C'est que je fais pour l'être un effort déchirant.
Epargnez-moi les pleurs d'un long adieu qui brise.
(Elle passe la main sur le front de la Duchesse qu'elle serre contre sa poitrine.)
Quel deuil de vous quitter, ma chère tête grise !
Mais rappelez-vous votre rang.

Acceptez, consentez, louez cette heure amère.
Soyez Duchesse enfin avant d'être grand'mère.
Les jeunes ont le pas sur les vieux ces jours-ci.
Ne leur disputez point ce terrible avantage,
Car ce sont eux toujours qui sauvent l'héritage,
Eux, les enfants perdus, tous les cœurs sans-souci!

(Le Comte entre rapidement.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE COMTE

LE COMTE

Notre gamin dormait au fond d'une roulotte.
A peine eus-je parlé que lui-même acheva...
Il attend Votre Grâce, il est fier, il sifflote,
Il répète : « On y va ! »

LA FINETTE, se retournant vers sa grand'mère.

Que vous disais-je ?
André n'a pas douze ans,
Voilà le divin privilège !
Les devoirs les plus écrasants
Ne sont pour lui que jeux, école buissonnière !

LA DUCHESSE, s'essuyant les yeux.

Cette larme est la dernière.

LE COMTE

Il faut nous retirer... comme pour le coucher.
Sa Grâce ici doit rester seule.
Buc viendra la chercher.

LA DUCHESSE

Allons! raidis-toi, vieille aïeule!
Est-ce vrai, pauvre fron blanchi,
Oue ton caractère a fléchi?
Toi, ma bouche, est-ce vrai que tu ne sais que geindre?
Vous, mes mains, est-ce vrai qu'on vous verra vous joindre
Toujours, toujours pour supplier?
Non, sous mes bandeaux gris j'ai la caboche dure,
Puisqu'après quarante ans, l'inexpiable injure,
Je n'ai pu l'oublier!

(Montrant la Finette.)

Vous tous, ici présents, à genoux devant elle!

(Le Comte et le Docteur, Mademoiselle Rose et Jeanne s'agenouillent autour de la Finette. La Duchesse debout, mais profondément inclinée, fait de tout le bras déployé un grand geste de bénédiction.)

Ma fille, en cette nuit, je prononce sur toi
La parole sacramentelle :

(Lentement.)

Je te bénis selon la loi,

Figure douce et forte, ô ma Race immortelle!

(Le Comte et le Docteur baisent les mains de la Finette. Les deux femmes portent à leurs lèvres les pans de son manteau. La Duchesse la serre dans ses bras.)

LA FINETTE

A l'aurore! au prochain beau jour!
Ah! je le verrai la première!
(Un roulement de tambour.)
Le tambour!
Partez! Éteignez la lumière!
(Le Comte remet un revolver à la Finette.)

(Jeanne et Mademoiselle Rose éteignent les lampes. Tout le monde se retire. Sanglots. La Finette reste seule dans l'ombre. On ne distingue que les rectangles des fenêtres éclairés par la lune.)

SCÈNE XV

LA FINETTE, BUC

(Paraît Buc avec une lampe électrique de poche. La Finette se glisse au-devant de lui.)

BUC, chuchotant.

Passez devant!

(Un léger bruit, tous deux s'arrêtent ou plutôt la Finette s'arrête et Buc l'imite aussitôt.)

Fausse alerte!

C'est le vent!...
Prenez l'escalier, la porte est ouverte...
Je vous suis...

(La Finette s'éloigne.)

(Buc reste un moment seul, il ricane silencieusement, le rayon de sa lampe tourné vers sa figure.)

Tu t'enfuis,
Souris blanche?
Va, cours, le piège est tendu!
L'appât aussitôt mordu
Fera basculer la planche!

CINQUIÈME TABLEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Un lieu élevé et sauvage. A gauche une vallée. A droite, un petit bois. Au milieu, un chaos de rochers parmi lesquels se dresse une pierre levée. — Au début de la scène, la nuit est très obscure. — On entend un léger bruit d'eau.

(Entre André, que La Finette suit à quelques pas.)

SCÈNE I

LA FINETTE, ANDRÉ

LA FINETTE

Tu ne t'es pas trompé de route? Il fait si noir!

ANDRÉ

Oh ! non. Et puis mes pieds n'ont pas besoin d'y voir.
Je me guide sur la Grande Ourse...
Nous approchons.

LA FINETTE

Quatre heures que nous marchons !

ANDRÉ

C'est une bonne course.

LA FINETTE

N'es-tu pas fatigué ?

ANDRÉ

Moi ? Non. Mais vous, mademoiselle ?

LA FINETTE

Là, qu'est-ce qui ruisselle ?

ANDRÉ

C'est le gué.

LA FINETTE

Le gué ?... La lune se dégage.

ANDRÉ

Merci.
Je l'aimais mieux derrière son nuage.
Venez dans l'ombre, par ici.

LA FINETTE, dans un rayon de lune.

Que crains-tu ? La lande est déserte.

ANDRÉ, avec autorité.

Non, venez. Moi, je ne crains rien.
Mais si vous êtes découverte ?
Ah ! les cochons, ils riraient bien !
Nous sommes près d'un petit poste...
Qu'une patrouille nous accoste !

LA FINETTE

J'obéis... C'est toi le plus grand.
Mais... où me mènes-tu ?... mais, oui... là, ce torrent !
Et ce bois, sur la droite !
Le menhir, le voilà, ce rocher qui miroite !

ANDRÉ

Comment ! ce gros là-bas ?
Mais François se cache à deux pas !
(Riant.)
Ah ! bien, c'est drôle !
Les Rocs moussus,
Presque tous les jours je les frôle,
Et je m'assieds dessus,
Sans les connaître,
Quand je mène mes moutons paître.
(Cessant soudain de rire, avec une terrible colère d'enfant.)
Je veux dire autrefois,
Avant que ces cochons ne m'aient chassé du bois !

LA FINETTE

Mon enfant, cette pierre était ta vieille amie.
Tu l'ignorais, dis-tu, mais son âme endormie,
Elle, te connaissait...

ANDRÉ

Elle m'a bien souvent abrité de la pluie.

LA FINETTE

N'es-tu pas le Petit Poucet,
Dont l'épaule s'appuie
Aux rocs, aux arbres des forêts?
L'Ogre est revenu, mais tu reparais,
Le même enfant toujours, subtil et téméraire.
Les étoiles des cieux, voilà tes blancs cailloux !
Marche devant, ah ! sauve-nous
Une fois de plus, petit frère !

ANDRÉ

Puisque voici notre rocher,
Restez, reposez-vous, François est là, sa hutte
Se trouve dans ce bois, derrière cette butte...
J'irai seul le chercher.

LA FINETTE

Va, décide,
Petit chef lucide !

ANDRÉ

Un quart d'heure, et je vous rejoins.
Soyez prudente, au moins !
Ne vous campez pas sous la lune.
Il vous faudrait une arme aussi.

LA FINETTE

J'en ai une.

ANDRÉ

Alors, ne bougez plus d'ici !
Gare aux patrouilles.
Moi, j'irai d'un bon pied.

LA FINETTE

Va, fils, ne sois pas inquiet.

ANDRÉ, en s'éloignant

Cochons ! Fripouilles !

SCÈNE II

LA FINETTE

(La Finette reste seule, dissimulée dans l'ombre. La lune éclaire vivement le chaos des rochers. Un cri de chouette. Profond silence.)

LA FINETTE

Le menhir, c'est bien lui ! Je ne me trompe pas !

Un espoir furieux maintenant me soulève.
Une terreur aussi me glace à chaque pas :
Si cet espoir n'était qu'un rêve !

Non, François a vu juste avec son noble instinct :
Cette ancienne chanson qui de loin nous conseille,
C'est notre obscur passé qui soudain se réveille :
C'est la voix des aïeux, tout ce qu'on croit éteint.

L'eau s'égoutte, fidèle, exacte,
Sur les cailloux.
A-t-elle oublié qu'un vieux pacte
L'enchaîne à nous?
Viens, mon héros, accomplis l'acte
Robuste et fier
Qui va changer ce ruisseau clair
En cataracte!

(Silence.)

Tout est muet, la lune brille.
Je venais là, petite fille,
En avril, cueillir la jonquille.
Comme le temps s'enfuit.
Je reviens, j'ai grandi, quel effrayant mystère!
Ma nourrice est morte et le rocher luit !
Dieu ! que la face de la terre
A d'énigme la nuit!

Comme elle est grave et close,
Détournée, on dirait, de la plus juste cause !
Hélas ! qu'importe aux brouillards froids
Qui là-bas flottent sur la combe,
Que l'innocent vive ou succombe !
Qu'importent nos fureurs, qu'importent nos effrois
A la calme façon dont la lune est posée
Ici dans la rosée !

Mais à mes pieds, dans l'herbe, ah ! que vois-je ? — une croix !
Une tombe !
Une autre encore ! et là, deux, trois !
O terres molles, remuées !
Je me croyais seule avec les nuées,
Et je marche au milieu des morts !

On s'est battu là... Pauvres corps !

Ces croix portent des noms écrits en lettres blanches.
J'ai de bons yeux, voyons !
Si je pouvais les lire en écartant les branches,
Sous ces pâles rayons !
(Penchée.)
O force ensevelie en quelques coups de pelle,
Comment te nommais-tu ? Réponds-moi, je t'appelle !
(Redressée tout à coup.)
Paul Miron ! Ah ! mon Dieu ! mon garçon jardinier !

Un frère de François, Paul!... Oui, l'avant-dernier!
André ne m'a rien dit, le pauvre enfant ignore!

Paul si bavard, qui dès l'aurore
Riait, chantait à plein gosier!
Paul qui disait : « Je laisse aux vignerons la prose,
Moi, je travaille dans la rose,
Je suis le maître du rosier. »
Et maintenant, c'est lui que la rosée arrose!

Un cœur si gai peut-il mourir?
Non, j'en ai l'espérance!
Va, sang joyeux, cours refleurir
Dans la plus belle rose France!

(Elle se penche une seconde fois.)

Et celui-là, son nom?... Rousseau... un inconnu!
Ah! comment était-il et d'âme et d'apparence?
Hélas! je ne sais point! C'est le héros tout nu,
Celui qui frappe et meurt au signal convenu,
Le guerrier sans visage à la pure bravoure,
Grandi par l'ombre qui l'entoure!

Et cet autre, à l'écart, comme s'il voulait fuir?
Quel est ce solitaire?
Otto!... Otto? quoi!... non, je ne peux pas finir!
Un soldat étranger, ici, dans cette terre!
Près du héros obscur voici l'hôte importun!

Ah ! qu'aura-t-il conquis ce conquérant superbe ?
Quatre pieds carrés d'herbe
Dans le grand pré commun
C'est trop ! Comment vint-il ? En enfonçant la porte.
Qui l'avait invité ?
Et voilà maintenant qu'il faut qu'on le supporte !
Pendant l'éternité !

Visiteur indiscret, ô fâcheux personnage !
Eh ! quoi ! l'ortie avec le blé !
Je crains pour vous, mes fils ! Si par ce voisinage
Votre dernier repos allait être troublé !

Quel silence pourtant ! Quelle paix vaste et claire !
Là-bas la feuille et l'eau mêlent leurs chants confus !
Je sens obscurément planer comme un refus
De me suivre dans ma colère !

Mes fils, inspirez-moi, j'ai peur, je ne sais plus...
Blâmez-vous mes paroles ?
Peut-être que nos cris vous semblent bien frivoles ...
Dois-je... prier aussi... sur ce sombre talus !
Prier pour l'ennemi ! Seigneur ! oh ! quelle épreuve !
J'entends : Ce mort est un soldat !
Cet exilé sans doute a sa mère... et sa veuve.
Qu'a-t-il fait que servir, que remplir son mandat ?
Vos sorts étaient égaux, votre fin fut pareille...

Vous ordonnez qu'en paix comme vous il sommeille.
Dormez donc tous, bercés du même vent plaintif,
Vous, morts de la famille, et toi, mort adoptif,
Combattants rapprochés par l'honneur militaire,
Qui montiez à l'assaut, orgueilleux d'obéir,
Dormez tous, à ce point détachés de la terre
Que vous ne sachiez plus haïr.

SCÈNE III

LA FINETTE, BUC

LA FINETTE

Qui bouge là dans l'ombre,
Derrière ce rocher ?
C'est quelqu'un qui me guette et cherche à s'approch
Ah ! la lune se voile, il fait de nouveau sombre.
Cet homme est seul, n'attendons pas !
S'il fait encore un pas,
Je m'élance !

Mais cette corpulence...
On dirait Buc... c'est lui !

(S'avançant.)

Buc, quel gros sot tu fais ! ta breloque a relui.

Tes boutons de manchette
T'ont vendu.
Viens, sors de ta cachette!

Buc! n'as-tu pas entendu?
(Buc se décide à se montrer.)
Pourquoi m'as-tu suivie?
Je l'avais défendu.
Pour protéger ma vie?
Dans un moment pareil
Ma vie est peu de chose.
Puis, c'est ton départ qui m'expose!
S'il a donné l'éveil,
Ils courront sur ta trace.
Tu veux donc nous trahir?
Il fallait obéir.
Pas de grâce!
Si nous sommes surpris, je te fais fusiller!

Quoi? Je t'entends bâiller?
Imbécile! Ah! je peste!

Mais quelle étrange veste!
Pas mal. Tu sais te déguiser.
Cela te plaît, toutes ces ruses!
Vieux bouffon, tu t'amuses!

BUC

Oui, je commence à m'amuser.

LA FINETTE

Ce n'est pas l'heure!

BUC

Je suis comme un gros rat
Devant une assiette de beurre...
Il s'en repaît d'abord de tout son odorat.

LA FINETTE

Trêve de facétie!
Puisque tu as eu l'ineptie
De me suivre, tant pis pour toi!

BUC

Quoi?

LA FINETTE

Ta conduite est toute tracée :
Nous ne sommes pas là pour cueillir du muguet,
La saison est passée.
Donc, tu feras le guet.

BUC

Volontiers, volontiers, qu'étais-je en train de faire?

Le guet précisément.
Le guet ! ô gai ! l'amusement
Que je préfère.
Je reste dans ma sphère
Et dans mon élément !
Soupçonneux comme un vieil amant
De tous côtés je louche.
J'ai l'œil clair, taillé comme un diamant,
Comme un gros œil de mouche.
Derrière et devant, partout à la fois,
Je vois.

LA FINETTE

Assez de pirouettes !
Assez ! assez !

BUC

J'ai cent yeux ronds, cent yeux glacés
Comme un miroir aux alouettes !
Gare aux réseaux,
Petits oiseaux !

LA FINETTE

Buc, tu en prends trop à ton aise.

BUC

Je sais me faire longtemps plat

Et vivoter sans plus d'éclat
Qu'une punaise.

LA FINETTE

Tais-toi, je te dis!

BUC, *menaçant.*

Mais quand tout à coup je bondis...

LA FINETTE

Buc, tu perds la tête.

BUC

Pas si bête!

LA FINETTE

Nos dix jours de prison
T'ont troublé la raison!
Je le trouvais bizarre aussi...
Ah! quel souci!
Comme François se fait attendre!

BUC

François, crois-je entendre?
François? un beau nom!
Viendra-t-il? Il viendra. Mais pas jusqu'ici. Non.

LA FINETTE

Ce fou m'épouvante...

BUC

Miron, ce soir, est mis en vente
C'est moi, Buc, le marchand.
J'ai reçu commande et je livre
Sur le champ !
Ma chère, il faut bien vivre !

LA FINETTE

Il est ivre !

BUC

Oui, peut-être d'orgueil !
A part cela, bon pied, bon œil !
Quelle minute !
Tous les plans que je mûrissais,
Comme on soigne un abcès,
Voilà que je les exécute !
Après le cataplasme, un coup de bistouri !
Maintenant je charcute
Dans ton vieux corps pourri,
Pays dévoré de gangrène !

Ah ! ma petite reine,
Je vous ferai savoir

Ce que c'est qu'une haine
Plus forte qu'un devoir,
Silencieuse, tendre,
Comme un profond amour
Qui peut longtemps attendre.
Souvenez-vous du jour,
Ma petite poupée,
Où vous prîtes en gré
Johann Buc, le pauvre émigré!
Comme il vous a dupée,
Ce jongleur!
Rappelez-vous son humble mine,
Son ventre creux, plein de famine,
Et sa pâleur.

Six ans de service,
De zèle empressé,
De honte et de vice
M'ont bien engraissé!

LA FINETTE

Ah! Dieu! Quelle ignominie!
Quelle abomination!

BUC

Mais non, mais non, je nie,
Je sers ma nation.

Pas de rancune!
Rappelez-vous mes beaux jouets
Couleur de lune.
J'ai réalisé tous vos souhaits.

Il est vrai que dans la boîte
J'avais mis un martinet
Sous la ouate.
Ouvre un peu ton robinet,
Enfant, pleure,
Voici l'heure!
L'heure! L'heure! toi, ma montre,
T'ai-je assez souvent tirée!
Elle marche à ma rencontre,
L'heure ignoble et désirée!

LA FINETTE, dans un cri qu'elle étouffe aussitôt.

François!... François!...
Mais non, s'il accourt à ma voix
Il va tomber dans cette embûche!
Ah! s'il pouvait ne plus venir!

BUC

François, ma perruche,
Il faut le bénir.
La minute est proche...
La mort le raccroche

Au fond du ravin.
J'ai donné l'alarme.
Tout espoir est vain.
Allons ! Une larme !

LA FINETTE, les mains au ciel.

Seigneur ! Protège le héros !
Ne souffre pas cette infamie !

BUC

Eh ! ma petite amie,
Quels scrupules moraux !
Je ne vais plus au catéchisme...
François t'aime — ou t'aimait — oui, jusqu'au fétichis
Ah ! ah ! mes tourtereaux,
J'avais l'œil sur vous deux, l'œil aux mille facettes !
C'est pour son fin régal, non pour quelques piécettes
Que Buc vous a trahis.
Je vous ai tant haïs !
Enfin, enfin, je me débonde.
La haine à flots sort du tonneau.
Elle m'inonde.
Johann Buc, ancien chemineau,
On vous accuse
D'avoir détruit la grande écluse !
Mais Miron,
Qui l'eût découvert ?

Pas même Obéron,
Le nain vert.

C'est toi, sotte,
Qui nous l'as livré.
J'en suis bien navré,
Mais j'ai pensé : « Trotte,
Montre le chemin ! »
Et je t'ai suivie.
A présent sa vie
Est dans notre main.
On connaît sa route.
Le bois est cerné,
Je suis consterné.
Tiens, écoute, écoute...

(Coups de feu dans la forêt.)

LA FINETTE

Ce n'est pas vrai ! tu mens ! tu mens !

BUC

Je mens ?
Voilà les bêlements !

LA FINETTE

Oui, tu mens, il le faut, par tous les sacrements !
Que la voûte des cieux s'effondre,

Si Dieu n'intervient pas, monstre, pour te confondre
Que la vertu périsse et descende au cercueil,
Si tous les bas esprits, dans leur immonde orgueil,
A ce point la bafouent,
Si les Héros, les Saints, les Martyrs de la Foi,
Ne sont plus maintenant qu'un hochet dont se jouent
Des pourceaux comme toi !

BUC

Mâtin ! Votre Grâce !
Quel souffle ! Quels cris !
Viens, que je t'embrasse,
Ma blanche souris !
La vertu ! la bonne histoire !
Le bien et le mal : des mots !
Ce sont les gros animaux
Qui toujours ont la victoire !
Ne reste pas là
Comme une statue...
Entends... tra la la !
François, on le tue.

(Coups de feu plus rapprochés. Un cri.)

LA FINETTE, levant son arme.

Pas cela ! Pas cela !
Bête impure !
Tant que tout ce qui luit ne sera point voilé,

Tu n'auras pas raison, je le dis, je le jure,
Par le ciel étoilé.
Par saint Michel et par saint Georges,
Par Jeanne et tous les saints guerriers,
Nous vous ferons rentrer vos haines dans vos gorges
Avec vos souffles orduriers !

BUC, épouvanté, en même temps qu'il tâte dans sa poche pour y prendre une arme, se précipite pour désarmer la Finette.

Eh ! là ! non, pas de farce !
J'exagérais...

LA FINETTE, déchargeant son revolver à trois reprises.

Disparais !

BUC, s'écroulant.

Ah ! garce !

(François arrive, portant dans ses bras le petit André grièvement blessé à la tête.)

SCÈNE IV

LA FINETTE, FRANÇOIS, ANDRÉ

LA FINETTE

François ! François ! Il est sauvé !

FRANÇOIS

Ah ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé !

LA FINETTE

Rien. J'exécute un traître.
Tu peux le reconnaître.

FRANÇOIS

Buc !... Ah ! j'en avais l'instinct.
(Il dépose André par terre.)

LA FINETTE, inclinée

Mais qu'a donc l'enfant? Serait-il atteint ?
Sa paupière est close.

ANDRÉ

Une balle... oh ! bien, ce n'est pas grand chose.
Abandonnez-moi, fuyez tous les deux...
Je me fiche d'eux.

LA FINETTE

Calme-toi, mon âme chérie.

ANDRÉ

Non, non, partez, je vous en prie.
(Quelques coups de feu éloignés.)

FRANÇOIS

Voyons, frérot, sois sage, entends;
Ils nous cherchent là-bas du côté des étangs,
J'ai fait un crochet dans ma course,
Nous allons te panser, nous avons bien le temps,
J'irai jusqu'à la source...

(François court au ruisseau, y puise de l'eau dans un quart d'étain, et revient aussitôt.)

ANDRÉ

Me panser... Ah! mais non... Je veux...
Qu'on m'écoute...

LA FINETTE

Nous te laverons les cheveux...

ANDRÉ, dont le sang coule.

Tiens! ça goutte...
Mademoiselle, c'est là,
Sous l'oreille...
Que peut-on faire à cela?
Partez, je vous le conseille...
J'entends un bruit de galop..

LA FINETTE, le faisant boire.

Non, fils, tu as un peu de fièvre.

ANDRÉ

Ce Buc, un fameux salop!
Mais François court comme un lièvre,
Ils ne l'auront pas!
Ils croyaient le prendre au gîte...
Laissez-moi! J'entends des pas!

FRANÇOIS

Comme il s'agite!

ANDRÉ, redressé.

Allez-vous-en, je vous dis!
Ce n'est rien qu'une éraflure...
Ils vont arriver, ces cochons maudits!
Je leur crache à la figure.
Ils ont tué mon patron.
Ils ont sali la fermière...
Ah! d'où vient cette lumière?
Je m'appelle André Miron.

LA FINETTE

Le délire!

ANDRÉ

Vois mon livret, sais-tu lire?
Quelle bande de voyous!

Je n'ai pas peur, je m'en fous !
Oui, c'est moi qui l'ai conduite.
Fusillez-moi tout de suite !

LA FINETTE

C'est trop ! C'est trop !

FRANÇOIS

Frérot ! Frérot !

ANDRÉ

Que dis-tu ? Quoi ? Qu'on recule ?
Non ! ce n'est pas vrai, crapule !
Tu es saoul.
Mon frère est là pour un coup,
Tas d'ivrognes !
Attendez encore un peu,
On va vous noyer, charognes !

LA FINETTE

Pitié, mon Dieu !

ANDRÉ

Tiens, ton bandeau, je l'arrache !
Connais-tu les Miron ? Sache
Qu'ils portent tous l'habit bleu.

Je ne veux pas qu'on m'attache !
Vive la Princesse ! Feu !

(Il retombe.)

LA FINETTE

André ! Non, non, pas toi ! tu n'as pas l'âge encore,

ANDRÉ, d'une voix mourante.

Feu ! J'ai onze ans révolus...

FRANÇOIS

André ! mon petit frère... il ne respire plus !

LA FINETTE

Mort ? Oui ! mort ! Comment l'aurore
Va-t-elle oser revenir ?

FRANÇOIS, dans un sanglot.

C'est atroce !

LA FINETTE

Ah ! ce carnage affreux ne va donc pas finir !
Est-ce que le soleil, dans sa marche féroce,
Ne pourrait couvrir son chemin,
S'il n'étanchait sa soif avec du sang humain,
Comme un roulier qui boit sur le seuil d'une auberge

Quand verra-t-on le jour rayonner pur et vierge
Sans être terni par Caïn?

François, la mort s'abat sur ta noble famille,
Comme la faulx qui siffle et brille
Dans l'épaisseur d'un grand pré vert.
Hélas! à l'instant, qu'ai-je découvert?
Paul, ton frère cadet, le tuteur de la rose
Et le rival du rossignol...

FRANÇOIS

Comment? Paul aussi? Paul?

LA FINETTE

Oui, c'est là qu'il repose
Sous l'horrible gazon.

FRANÇOIS

Paul! Ah! quelle douleur! je peux à peine y croire!
Paul, le rire de la maison,
Etouffé pour jamais dans cette argile noire!

LA FINETTE

Le flot rouge toujours plus haut
Monte, monte,
La planète est poisseuse, ô honte!
Comme les bois d'un échafaud.

A la vague épaisse il faut,
Pour augmenter sa poussée,
Jusqu'au sang
De l'innocent
J'en suis toute éclaboussée.

FRANÇOIS

André est mort comme un soldat.

LA FINETTE

C'est vrai. Petit héros, pardon si je t'offense,
Tu refusais qu'on t'accordât
Les bénéfices de l'enfance,
Mais qu'étais-tu, sinon le plus noble portrait,
La plus fine médaille
De cet âge pur et secret :
Grand de cœur, exigu de taille,
Intègre, intact, pas entamé,
Les yeux clairs et le poing fermé.

FRANÇOIS

Mort à côté du traître
Presque au même moment !

LA FINETTE

Morts, tous deux peuvent le paraître,
Mais le sont-ils également !

Est-ce qu'en moins d'une minute,
Quand la lampe est soufflée et que tout devient noir,
Le crime et la vertu, s'étreignant dans leur chute,
Disparaissent ensemble au fond de l'entonnoir?
Ah! comment sans révolte admettre le mélange
De ce qui fut la Bête et de ce qui fut l'Ange?
Nous te supplions à genoux,
Enfant victorieux par la grandeur de l'âme,
Dirige ici sur nous
Un rayon de ta flamme!
Lève-toi, François, en avant!
Vois, la prairie est déjà blanche,
André du haut du ciel se penche
Tout pâle et les cheveux au vent.
Il nous exhorte, il nous éclaire.
Suivons-le. C'est l'esprit vivant,
Le feu de la sainte colère!
Regarde. Voilà le menhir,
Cette pierre parmi les pierres!
Que le passé qui dort sous ses lourdes paupières
Ressuscite à présent pour sauver l'avenir!

FRANÇOIS

André, Paul, aidez-moi dans ma grande entreprise.
Mon bras sans votre appui serait-il assez fort
Pour transformer cette aube grise
En un jour écarlate? O sort

Encore flottant dans la brise,
A nous deux ! Te vaincre, ou la mort !

LA FINETTE

Voici la grotte, voici l'antre
Sous la ronce, comme il est dit.

FRANÇOIS

La voûte est basse, il faut que j'entre
Où nul reflet des cieux jamais ne descendit.
Un souffle obscur glace mes joues,
Une odeur fade m'étourdit.

(François s'enfonce sous terre.)

LA FINETTE

Pour la seconde fois, François, tu te dévoues,
Et je te bénis au départ.
Sauvé, ne pouvais-tu garder le bénéfice
De ton premier hasard ?
N'est-ce point assez d'un seul sacrifice ?
Faut-il se battre encore après s'être battu ?
Ah ! je ne vois plus rien ! Si la grotte s'effondre !
Mon amour, où es-tu ?
Ne peux-tu me répondre ?
François ! François !...

Rien que le bruit de l'eau qui filtre goutte à goutte...

Il me semble que je perçois
Un frottement, un choc... il glisse, il s'arcboute...
Plus aucun son,
Que la chanson
Claire
De la goutte d'eau séculaire...

Non, j'entends des soupirs : il redouble d'efforts !
O Destin, je te somme
D'obéir, de céder, sous le poids de cet homme
Qui lutte avec toi corps à corps !
Victoire, Aurore, sors,
Arrachée,
De l'obscur souterrain, de l'humide tranchée !
Jaillis des profondeurs comme la poudre en feu
Dans un sursaut irrésistible,
Envole-toi, tonnante, aveuglante, terrible,
Pareille aux justices de Dieu !

(Un épouvantable fracas se fait entendre, un éboulement sourd, profond, prolongé, accompagné de coups violents, semblables à des détonations ; un bruit de cataracte y succède. L'aurore qui se lève rougit la forêt.)

FRANÇOIS, chancelant et couvert de boue.

Lumière du jour ! bleu céleste !

LA FINETTE

Ah ! tu n'es pas enseveli !

Et par ton geste
Le miracle s'est accompli !
O vainqueur, bras fort, tête élue
Un âge nouveau te salue !
Le passé recule, jaloux !

FRANÇOIS, exténué, s'asseoit sur une pierre.

Comme l'air est doux !

LA FINETTE

O mon époux,
Ma sauvegarde,
De quel poids puissant tu t'assieds !
Je suis ta servante, regarde
Ton œuvre bondir à tes pieds !
Regardez, saintes phalanges,
Des guerriers morts et des anges !
Glissez, rayons, à travers
Les cimes des arbres verts !

FRANÇOIS

Quel vacarme !
J'ai des douleurs dans tous les os.

LA FINETTE

D'une goutte, d'une humble larme,
D'un mince fil dans les roseaux,

Tu m'as fait, mon seigneur, ce bouclier, cette arme.
Je baise tes mains, Roi des Eaux!

FRANÇOIS, se levant.

Le torrent gagne la vallée,
Ecoutez-le gronder en bas!
La colline en est ébranlée!

LA FINETTE

Oui, la chanson ne mentait pas!
Le flot se hâte, il nous délivre!
Grimpons. De là nous verrons mieux.

FRANÇOIS

Je titube comme un homme ivre.

LA FINETTE

Ah! l'eau déjà touche à Port-Vieux,
Au bac de Crouin, au Bois La Plante!

FRANÇOIS

Le sémaphore est emporté!

LA FINETTE

Comme la nappe étincelante
S'allonge avec rapidité!

FRANÇOIS

Elle a forcé les trois barrages!
Tenez! Le Trou d'Enfer est plein!

LA FINETTE

Elle engloutit les pâturages!

FRANÇOIS

Elle écume autour du moulin!

LA FINETTE

On ne voit plus les sucreries!
Saint-Trojean est dans un îlot!

FRANÇOIS

La gare des messageries
Est coupée en deux par le flot!

LA FINETTE

Il a bouleversé la voie!

FRANÇOIS

Il s'engouffre sous le tunnel!

LA FINETTE

O catastrophe, ô deuil, ô joie!
Instant sauvage et solennel!

FRANÇOIS

Voici la vague qui bouillonne
Sur les pentes de la Braconne
Où sont les bivouacs ennemis !

LA FINETTE

Elle a surpris une colonne !
Vois-les, pareils à des fourmis
Flotter et s'accrocher aux branches !

FRANÇOIS

Là, plus au nord, ces vapeurs blanches !

LA FINETTE

Ah ! c'est le tir de nos canons !
L'armée a repris l'offensive !

FRANÇOIS

Depuis les bois de l'autre rive,
A présent nous les canonnons !
Le pont du Breuil n'a plus qu'une arche,
Ils sont tournés, nous les tenons !

LA FINETTE

François, la Victoire est en marche !

SIXIÈME TABLEAU

SIXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau — moins le baldaquin de la terrasse. — Traces de dégâts ici et là. — Le matin vers dix heures, par une chaude journée.

SCÈNE I

Entrent LA FINETTE ET FRANÇOIS
harassés de fatigue.

LA FINETTE

L'ennemi s'est enfui, les jardins sont déserts.
Autour du château rien ne bouge.

FRANÇOIS

J'ai sur les yeux un brouillard rouge
Et le soleil danse au travers.

(A bout de forces il s'assied sur un des degrés de l'escalier qui mène à la terrasse et demeure songeur. La Finette le considère avec amour, puis rompant le silence.)

LA FINETTE

Ah ! de quel poids une journée,
Moins encore, une seule nuit,
Peut peser sur la destinée !
Tout semble aboutir là comme la sève au fruit.

François, j'adore en toi la force qui renverse
Les prévisions des savants,
L'esprit qui vient du ciel comme tombe une averse,
Comme soufflent les vents,
Le héros, l'inventeur, celui qui sauve et crée !

(S'agenouillant devant lui.)

Laisse-moi contempler ta fatigue sacrée !
Qu'il est beau de voir sur ton front pâli
Cette soudaine usure,
Ces rides d'un matin auxquelles se mesure
La grandeur de l'acte accompli !
Tes yeux élargis sont brûlants de fièvre,
Des frissons passent sur ta lèvre.
Je sens dans tes genoux ce profond tremblement
Cette vibration que garde l'instrument
Dont la main de Dieu s'est servie.
Tu m'as rendu l'honneur, je te donne ma vie.

FRANÇOIS

Pourquoi ? Pourquoi ?... Je suis si las !

LA FINETTE, comme en chantant.

Beau raisin d'or, beau chasselas,
Riche en couleur et pur de ligne,
Le ciel t'a préservé,
L'amour t'a réservé
Pour la maîtresse de la vigne !

FRANÇOIS

Je me sens misérable, indigne
En ce grand jour plus que jamais.

LA FINETTE

Depuis combien de temps crois-tu que je t'aimais?
Depuis que je t'ai vu rire
Sous un marronnier,
Oui, mon jardinier,
Mais je n'osais pas le dire.
Maintenant je suis à toi,
J'entends le crier, ma foi,
A la terre entière.
Jardinier, te voici roi,
Et c'est moi ta bouquetière.

(Cueillant une rose.)

C'est moi qui vais te fleurir !

FRANÇOIS

Ah ! j'aurais dû mourir !

LA FINETTE

François ! que dis-tu ? Quel blasphème !
Tu n'es donc pas heureux de savoir que je t'aime?

FRANÇOIS

Hélas ! c'est mon bonheur qui m'accable aujourd'hui !
J'ai le cœur inquiet comme si j'avais fui.
Pourquoi suis-je épargné? D'où vient ce privilège?
Quelle aveugle main a tiré les sorts?
Aimer, être heureux, semble sacrilège
Quand tant d'autres sont morts !

LA FINETTE

Tu as survécu par miracle.

FRANÇOIS

C'est là ce qui me trouble et cause mes remords.
Il faudrait être un saint, pur comme un tabernacle,
Pour avoir mérité cette insigne faveur.

LA FINETTE

Avant d'être sauvé, tu fus notre sauveur,
Et ton sacrifice était volontaire.

FRANÇOIS

Tout de même je vis, et devant ce mystère
Je demeure stupide et comme ensorcelé.

Vingt fois l'aile de l'Ange, en passant, m'a frôlé,
Son glaive a flamboyé sur ma face éblouie,
Ma barbe rebroussée en a senti le vent.
Chaque fois, fortune inouie,
J'entendais comme un rire et je restais vivant.
Ma volonté n'est pas coupable,
Mais je profite d'une erreur,
De la distraction d'une épée implacable,
D'un bref relâchement dans la grande fureur.
Ma présence m'étonne et m'emplit de terreur !
Chaque objet que je vois, chaque bruit que j'écoute
Me paraît un trésor volé.
Je suis ivre d'azur et je suis désolé.
Faut-il que maintenant à tous ces dons s'ajoute
Un don plus précieux que la clarté du jour,
Un bonheur plus fou, plus sonore
Que le salut des nids à la nouvelle aurore :
L'amour, et quel amour ?
Non, cette fois, c'est trop, je n'ai fait que ma tâche,
Rien que ce qu'il fallait pour n'être point un lâche.
Je ne suis roi ni courtisan,
Je ne suis qu'un humble artisan.

LA FINETTE

Artisan d'une nouvelle ère,
Serviteur du champ reverdi,
Mon amour n'est que ton salaire,

Ta pièce d'or du samedi ·
Je suis ton bien, je suis ta femme,
Crois-moi, tes scrupules ont tort.
Je t'offre un bonheur qui réclame
Autant que la guerre un cœur fort.
Après l'ivresse du martyre,
Songeons aux devoirs de la paix.
L'ennemi là-bas se retire,
Mais vois ces nuages épais.
Partout où passe son armée
L'horizon s'emplit de fumée.
Tout est cendre derrière lui.
Et tu veux mourir aujourd'hui ?
Mourir ! Me laisser seule en face
Des murs ruinés et des tombeaux ?
Sans toi que veux-tu que je fasse?
M'en irai-je avec les corbeaux
Crier par les champs ma détresse?
Mourir ! Pourquoi cette paresse?
Pourquoi cette fuite au plus loin,
En ces jours d'un si grand besoin?
Notre honneur est sauf, notre gloire immense,
Mais une autre épreuve aujourd'hui commence.
Artiste, artisan, maître des métiers,
Reprends tes outils sur tous tes chantiers ?
Blouses blanches, cottes bleues,
Pantalons de gros velours,

Usiniers de mes banlieues,
Gens des vignes aux pieds lourds,
Après l'horrible saignée,
Mes bons ouvriers françois
Ne sont plus qu'une poignée,
Rassemble-les, toi, François !

FRANÇOIS, se levant.

Le brouillard de mes yeux brusquement se dissipe.
L'avenir me réclame, il le faut, je vivrai !

(Tourné vers l'horizon dans un grand geste d'appel.)

Dernier carré,
Dernière équipe,
Derniers porteurs du feu sacré,
Tourneurs de bois, tailleurs de marbre,
Et tous les autres arts dont s'ennoblit la main,
Je vous convoque sous cet arbre,
Quand, poudreux du combat, vous reviendrez demain,
Point de repos, point de remise !
Venez par le plus court chemin,
En tricot, en bras de chemise !
Nous passerons ensemble un contrat de travail
D'une durée indéfinie,
Dans chaque ville, sur le mail.
Nous répéterons la cérémonie.

(Avec une joie austère.)

Vous me direz : « Signons ! »

Je vous tendrai la plume,
Et puis, gravement, selon la coutume,
Nous boirons un verre, entre compagnons !

LA FINETTE

Ah ! le ciel m'exauce !
Tu ne veux plus fuir !

FRANÇOIS

Demain je rendosse
Ma veste de cuir !
Dans cet équipage,
Voudrez-vous de moi ?

LA FINETTE

La mise d'un page
Ne sied point au roi.

(La main levée comme pour un serment.)

Par devant les morts, par devant tes frères,
Par devant tous ceux qui, sur ces coteaux,
Ont brisé l'élan des Destins contraires,
Nous nous marierons au chant des marteaux !

FRANÇOIS

Nous nous marierons ! Seigneur ! est-ce un conte ?

LA FINETTE

En as-tu regret ?

FRANÇOIS

Je vous adorais, mais j'en avais honte,
Comme d'une erreur et d'un mal secret.
Je vous adorais depuis votre enfance,
Lorsque vous portiez vos cheveux épars,
Mais j'avais si peur de vous faire offense !
Toujours j'inventais de nouveaux départs.
Puis je revenais, fatigué de vivre,
Anxieux, jaloux, pris d'un grand besoin
De vous voir encore une fois, de loin.
J'enviais les fleurs, les rubans, le livre
Que vos doigts distraits touchaient un moment.
Je vous retrouvais, je ne sais comment,
Dans l'air et dans l'eau, dans le blé, la vigne,
Jusque dans les traits de mon tire-ligne.
Vous étiez le sol et l'azur parlants,
Toute ma patrie et tous mes talents.

LA FINETTE

Prends-moi dans tes bras contre ta poitrine,
Je suis ton épouse et ta ballerine,
Ta chaste pensée et ton libre jeu ?

(Ils s'étreignent.)

(Silence, gazouillement dans les arbres.)

FRANÇOIS

Comme le ciel est bleu !

LA FINETTE

Chante, toi, là-haut, petite mésange,
Chantez, feuille et vent, pour bénir
Avec les héros morts la future vendange.

FRANÇOIS

Marchons unis vers l'avenir.
(Rumeur, vivats qui se rapprochent.)

LA FINETTE

Entends-tu ? C'est toi qu'on acclame.

FRANÇOIS

L'antique foyer n'est donc pas détruit,
Que déjà la flamme
Y ronfle à grand bruit !

LA FINETTE

Salut à toi dans le feuillage
Echo lointain,
O premier cri d'un nouvel âge,
A son matin !
Salut, clameur du premier groupe
De survivants,
Que tantôt porte et tantôt coupe
L'aile des vents !

VOIX A LA CANTONADE

Vive François, soldat de France !

LA FINETTE

Entends, entends
Comme à ton nom déjà s'accroche l'espérance
D'un meilleur temps !

VOIX PLUS RAPPROCHÉE

Vive la Finette !

FRANÇOIS

A votre tour !
Vos jardiniers, Madame, ont repris leur binette,
Nous allons désherber la cour.

LA FINETTE

Béni soit en effet ce jour,
Où les mains qui tenaient encore
Des fusils quand parut l'aurore,
Ressaisiront avant le soir
Dans un élan nouveau d'espoir
Les calmes outils sans pointe cruelle,
Sans éclats qui donnent la mort :
La faulx, la serpe, la truelle,
Tous ceux dont l'acier semble un regard pur et fort.

FRANÇOIS

Votre grand'mère marche en tête.

LA FINETTE

J'aperçois l'uniforme bleu !

FRANÇOIS

Les premiers soldats revenus du feu.

LA FINETTE

Sitôt sortis de la tempête,
Tous, ils se sont joints aux vieux paysans !

FRANÇOIS

Vos ouvriers, vos artisans !
Ils n'ont voulu d'autre conquête
Que celle de leur sol, de leurs champs délivrés !

(Appelant.)

Accourez ! accourez !

(La foule envahit la scène. Paysans, soldats, bourgeois, femmes, enfants ; au milieu d'eux, la Duchesse, le Docteur, le comte Henri.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE

Ah ! mon enfant, tu m'es rendue
Quand je croyais t'avoir perdue !

LA EINETTE

Bonjour, Docteur, bonjour cousin !

UN SOLDAT

Les femmes et les vieux ont cueilli le raisin,
Il ne nous reste plus qu'à presser la vendange.

UN AUTRE SOLDAT

Chez nous, ils ont brûlé la grange.

LA DUCHESSE, à la Finette.

Ma chère fille, est-ce bien toi ?

LA FINETTE, montrant François.

J'avais pour m'appuyer une robuste épaule :
Voici le chêne auprès du saule,
Saluez tous, voici le Roi !

TOUS

Vive François, soldat de France !

LA DUCHESSE

Roi, peuple roi, peuple vainqueur,
Jamais je n'ai fait révérence
De meilleur cœur !
Sois notre guide, ô franc visage.
Protège-nous, bras triomphant.

LE COMTE

Nous vous prêtons serment, Monsieur, selon l'usage.

LA FINETTE

Hélas! je reviens sans l'enfant!

LA DUCHESSE

Les bruits vont vite sur la lande,
Vingt bouches m'ont narré
L'ignoble fin de Buc et la gloire d'André.
Le héros et le traître ont déjà leur légende.

PREMIER SOLDAT

L'ennemi tient encore un bois
Mais l'eau couvre la plaine basse.
Vous nous avez sauvés, François!

FRANÇOIS

L'honneur en revient à Sa Grâce,
Elle m'a montré le chemin.

LA FINETTE, *prenant la main de François.*

Qu'aurais-je fait sans cette main?
Qu'elle reste donc dans la mienne
Jusqu'au tombeau.

DEUXIÈME SOLDAT

Bravo, citoyenne!

UN VIEUX VIGNERON

Bravo, François ! ton sort est beau.

LA FINETTE

Devant vous tous, je me fiance.

TOUS

Gloire à vous deux !

LA FINETTE

Gloire à tous les soldats de France
Car François est l'un d'eux !

UN VIEIL OUVRIER

Notre Finette a la main prompte,
Elle a souffleté les butors.

LA EINETTE

C'est à vous que je dois de me montrer sans honte,
J'avais envers vous quelques torts,
J'aurais dû mieux garder les grilles.

PREMIER SOLDAT

Eh ? qui diable y pensait ! Personne ne savait
Qu'ils voulaient nous mettre en civet.

LA FINETTE

Je dansais là... sous ces charmilles...

LE VIEIL OUVRIER

Ne nous reprochons pas jusqu'à nos peccadilles !

TOUS

Mais non ! mais non !

UN BOURGEOIS

Entre toutes les jeunes filles
Notre Princesse a bon renom.

FRANÇOIS

Oui, Sa Grâce est de race noble,
Elle a l'esprit hospitalier.
Mais dame ! On a voulu lui prendre son vignoble
Et jusqu'à son collier !

UNE JEUNE OUVRIÈRE

Avec sa robe éclaboussée
Elle est ma foi terrible à voir.

LA FINETTE

La robe du Devoir,
C'est vous qui me l'avez passée.

LA JEUNE OUVRIÈRE

Et quels souliers vous avez là !

LA FINETTE

Ma mie,
Ma marche s'est raffermie
Dans ces bottes de gala.

UN VIGNERON

Notre Finette a dans la brousse
Longtemps marché.

UNE TRÈS VIEILLE FEMME

Ton front, ma douce,
Est écorché.

UN VIEIL OUVRIER

Notre Finette est la plus fine :
Elle a trouvé sur la colline
La réserve où dormaient les eaux.

LA FINETTE

C'est dans votre âme et dans vos os,
Dans l'orgueil appris dès l'enfance,
Qu'aux jours néfastes de juillet

La nappe énorme sommeillait,
Prête à jaillir pour ma défense.

DEUXIÈME SOLDAT

La citoyenne est brave aussi :
Elle a tué Buc sans merci.

UNE FEMME

La charogne !

LE SOLDAT

Que les vers lui mangent la trogne !

LA FINETTE

Puisqu'il est mort, n'en parlons plus !
Mon nouvel intendant sera de la famille.

LA DUCHESSE

Bien dit, ma fille !
Mes enfants, vous êtes moulus.
Allons nous reposer chez Jacques.

LA FINETTE

Nous nous reposerons à Pâques...

FRANÇOIS

Oui, peut-être dans vingt-cinq ans.

UN VIEUX PAYSAN, avec tristesse et résolution.

C'est vrai qu'on a de la besogne.
Il va nous falloir de la poigne
Pour suppléer tous les manquants.

(A l'horizon un grondement très sourd, pareil à un orage qui s'éloigne.)

FRANÇOIS

Le vin n'est pas encore en tonne :
Le canon tonne,
Au loin, toujours...

(Aux vieux paysans.)

Malgré cela, songez aux semailles d'automne,
Commencez les labours.
Le jour où les filous repasseront la haie...

PREMIER SOLDAT

Nous mettrons l'arme au râtelier.

FRANÇOIS

Que le sanglier
Retourne à sa laie,
Le chasseur rentrera chez lui.

(Aux soldats.)

En attendant, dès aujourd'hui,
Partons renforcer la barrière.

LA FINETTE

Et vous tous, à l'arrière,
Ouvriers, bourgeois, paysans,
Je vous exhorte et vous commande,
La tâche est grande,
Soyez mes loyaux courtisans.
Nous avons pour longtemps du gros fil à retordre
Et du gros drap sur les métiers.
Au travail ! maçons, charpentiers,
Je vous nomme à ce jour chevaliers de mon Ordre.
Et vous, bons vignerons,
Bûcherons, forgerons,
Vous serez mes barons.

UN GROUPE D'OUVRIERS

Nous avons nos outils
Réparons la terrasse !
(Ils se mettent fièvreusement au travail.)

LA FINETTE

Français, grands et petits,
Louange à notre race !

TOUS, chantant.

Vite apportez pierre et moellon !
Et vous, sciez, scieurs de long !

Jardinier, entre deux battues,
Reprends ta veste et tes sabots,
Retourne piquer tes laitues !
Frappez, marteaux ! sifflez, rabots !

RIDEAU